



Machrab

LE VAGABOND FLAMBOYANT

Anecdotes et poèmes soufis

traduit de l'ouzbek et présenté

par Hamid Ismaïlov

avec la collaboration de Jean-Pierre Balpe

Connaissance de l'Orient

Gallimard

Connaissance de l'Orient

Machrab

LE VAGABOND FLAMBOYANT

Anecdotes et poèmes soufis

traduit de l'ouzbek et présenté par Hamid Ismaïlov
avec la collaboration de Jean-Pierre Balpe

Machrab, né en 1657 au Ferghana, l'actuel Ouzbékistan, a beau être mort au début du XVIII^e siècle à Samarkand, il est toujours bien vivant, présent et errant dans toute l'Asie centrale sous divers avatars : derviches itinérants, conteurs publics ou poètes et bardes anonymes qui dans les villages, les bazars, les maisons de thé, colportent son histoire et le récit de ses errances. Mystique et proscrit, Machrab, partout scandaleux, partout pourchassé, se consuma lui-même tout vif, mais ses *ghazals* de révolte, poèmes dont le lyrisme incandescent ignorait superbement toute règle religieuse ou poétique, sont aussi parfaits qu'originaux ; ils ont continué sans trêve à enflammer l'imagination populaire, et restent préservés dans le cœur et la mémoire des hommes d'Ouzbékistan.

Photo © H. Heslot.

Série Asie centrale



93-XI

A 73602 ISBN 2-07-073602-4 52 FF tc

Le vagabond flamboyant

Anecdotes
et poèmes soufis

par Machrab

TRADUIT DE L'OUZBEK
ET PRÉSENTÉ PAR HAMID ISMAÏLOV
AVEC LA COLLABORATION
DE JEAN-PIERRE BALPE

nrf

GALLIMARD

Titre original :

DIWAN

© *Éditions Gallimard, 1993.*

SUR LES VOIES DE LA POTENCE...

Machrab est vraisemblablement né en 1657 à Namangand, vallée de Ferghana, au centre de l'actuel Ouzbékistan, sous l'empire des Timourides et des Sheibanides. Pourtant, la première fois que je l'ai vu, j'avais sept ou huit ans. C'était dans le petit village d'Eski Naoukat, perdu dans la vallée de Ferghana au cœur de l'Asie centrale, parmi les montagnes du Pamir, sous le toit du monde : tout à coup, dans le calme du marché se déclenche un chaos, tous les marchands de légumes abandonnent leurs étals, les vendeurs d'épices leurs sachets, les boulangers leurs galettes rondes ; même Tolib le boucher, toujours cerné de mouches et de chiens, égaré une seconde, quitte son étal de viande et court avec les autres !

Machrab était venu au marché : c'était un vieillard aveugle aux cheveux blancs qui, pleurant de ses yeux vides, commença à chanter des ghazals. Il mêlait les ghazals aux récits de sa vie et la foule parfois riait, parfois se tenait le cœur. Une heure après, quand il eut terminé l'histoire de ses errances, la foule s'approcha de sa canne et dans sa crosse vit l'image de La Mecque.

Par la suite, Tolib le boucher, bavardant avec ses clients, ne leur donna plus ses os, mais les abandonna aux chiens.

Longtemps après, j'ai su que ce n'était pas Machrab, ce poète contestataire très populaire parmi les peuples turcs de Chine et d'Asie centrale dont les écrits, pour des raisons diverses, ont toujours été combattus par les puissances en place — les religieux avant 1917, le

parti communiste ensuite — et dont l'œuvre, transmise uniquement par voie orale, n'a commencé à être transcrite qu'au XIX^e siècle. Jusqu'à seize ans, il avait fait ses études à Namangand, avant de partir pour Samarkand¹, puis pour Kashgar² et Badakhshan³ où il demeura environ dix ans, passant sa vie à errer d'un lieu à l'autre, avant de retourner enfin à Samarkand comme derviche ; là, accusé de ne pas être musulman, il fut pendu en 1711 sur l'ordre du roi de Balkh⁴, Mahmoud Khan...

Mais j'ai compris en même temps que toutes les histoires que racontait ce vieillard étaient celles de Machrab, dont la vie n'est pas connue autrement que par des récits populaires anonymes seulement transcrits depuis le XIX^e siècle.

C'est là que j'ai lu qu'un jour Machrab alla à La Mecque avec ses amis, qu'en chemin, sur le bateau, rencontrant un groupe de pèlerins mené par le cheikh Ponsadmani⁵, Machrab leur dit : « Parce que Satan avait dit une seule fois " moi ", Dieu le maudit... On ne peut que pleurer sur les pèlerins conduits par Ponsadmani ! » Puis il s'en retourna... Et lorsque ses disciples se plaignirent d'avoir tant dépensé pour rien, il les obligea à s'en retourner et les appela l'un après l'autre, montrant à chacun la Kaaba dans le creux de ses paumes. J'ai alors compris que, malgré tout, c'était un vrai Machrab que j'avais vu sur notre marché.

Je ne connais pas d'autre poète sur lequel le peuple a bâti tant de légendes pour garder ses poèmes vivants. Si vivants même qu'ils brûlent qui les touche, comme si le papier qui les porte pouvait aussi s'enflammer. Pour les conserver, il faut des pierres ou, plus durs encore et plus patients qu'elles, les cœurs des hommes.

Dans l'histoire de la poésie ouzbek, deux directions s'opposent, celle

1. Ouzbékistan actuel.

2. Dans l'actuelle Chine.

3. Aujourd'hui dans le Tadjikistan.

4. Iran d'aujourd'hui.

5. En persan, Ponsadmani signifie « cinq cents fois moi ».

de l'acceptation et celle du refus, le plus et le moins, l'harmonie calculée des consciences et le chaos des cœurs. Et si les Ouzbeks ont suscité le grand génie Navoï, poète, philosophe, penseur de la poésie ouzbek, merveilleux calligraphe, vizir de la cour des Timourides, qui a réalisé dans sa vie tout ce qu'il avait projeté, à l'opposé, ils possèdent le cœur du poète Machrab, derviche errant qui, ignorant tous les ordres, tous les rituels religieux, toutes les règles poétiques, n'accepte rien d'autre que cette vérité supérieure et nue qu'il cherche partout, ne laissant derrière lui d'autres traces que celles que conserve la mémoire du peuple. Goethe et Khlebnikov, Babur et Villon, Aristote et Socrate, David et Jésus vont-ils dans la même direction ?

Lorsqu'il est question de poésie, une histoire de Nasredine Hodja, autre héros populaire et vagabond oriental, me revient toujours en mémoire : Nasredine Hodja est passeur sur un fleuve ; un jour sept aveugles lui demandent de les faire traverser. Nasredine accepte et exige de chacun une pièce d'or. Au milieu du fleuve, le bateau se retourne, Nasredine Hodja ne peut sauver que six des aveugles. Parvenus de l'autre côté, les aveugles se comptent et, s'apercevant qu'ils ne sont que six, frappent Nasredine. Celui-ci s'écrie : « Arrêtez, arrêtez... D'accord, vous ne paierez que six pièces d'or ! »

Qu'est-ce que la poésie ? L'intention d'aller de l'autre côté du fleuve, le fleuve lui-même ? Le bateau qui traverse ou le témoignage de cette traversée ? Pour moi, c'est Machrab, l'aveugle disparu dans le fleuve. Sur un bord du fleuve, nous pouvons mesurer l'importance des événements au nombre de coups ou aux pièces d'or non reçues.

Au bord du fleuve, on peut se demander ce que sont soufisme et ghazal, on peut chercher cela dans une encyclopédie, on peut aussi ajouter que le soufisme n'est pas seulement une théorie mystique mais un mode de vie, une voie pour trouver l'absolu, en face, sans intercesseur ni témoin, directement et sans cesse. L'œuvre de Dieu dans soi-même et soi-même dans Dieu ; être transparent aux rayons du monde et supprimer l'ombre qui nous attache à la terre. Trouver dans l'expression littéraire les mots originels, ceux qui ne désignent pas les choses, mais les créent.

Parmi les religions d'Abraham, le Coran confie le sacré aux mots,

alors que le christianisme l'incarne. Tous les grands exemples de la littérature musulmane, notamment les poèmes d'Attar¹, de Dekhlevi², les ghazals de Hafiz³, ceux de Nassimi⁴, les roubayats de Khayam, ceux de Pakhlavan Mahmoud⁵, le Khamsa de Nizami⁶ et celui de Navöi, sont des exemples soufiques. J'ai dit trop vite « poésie musulmane », mais ne me viennent à l'esprit que des exemples de poésie turque et persane : contrairement à l'arabe, les langues turque et persane ne possèdent pas de différence de genre, « Lui » équivaut à « elle », « elle » à « Lui ». Ces petites particularités de langue ont de grandes conséquences littéraires. Parlant d'une femme, on peut parler d'absolu : l'amour mystique peut s'exprimer dans l'amour terrestre. Les ghazals turc et persan peuvent ainsi s'épanouir davantage que le ghazal arabe qui, genre parmi d'autres, ne peut devenir instrument universel de connaissance, d'expression de l'amour, de Dieu, du monde et de l'homme.

D'origine arabe, le mot ghazal signifie « aimer parler avec les femmes ». Il désigne une forme de versification commune à tous les peuples musulmans orientaux.

Beaucoup de règles précises sont mises en œuvre dans le ghazal, qui est une forme très codifiée où le poète doit trouver sa liberté de création à l'intérieur des contraintes. Règles phonétiques, métriques, rimiques, rythmiques, rhétoriques, etc.

Tout ghazal s'organise autour de deux pôles sémantiques : « moi » et « toi », toujours en état de séparation, affrontés à des forces qui favorisent la réunion et à des forces qui la contrecarrent. Cette rupture crée une tension définissant l'éthique même du ghazal. Il y a ainsi un

1. Poète persan du XII^e siècle.

2. Poète d'origine turque du XIII^e siècle écrivant en persan et vivant en Inde.

3. Poète persan du XIV^e siècle.

4. Poète soufi du XIV^e siècle écrivant en turc.

5. Poète d'origine turque vivant dans le Khârezm au XIV^e siècle.

6. Poète persan du XIII^e siècle. Khamsa est le titre de son œuvre : « Cinq poèmes ».

certain paradoxe : d'un côté « moi » aspire à la rencontre avec « toi » (l'aimée, l'aimé : Dieu, un Dieu dont « moi » et « toi » sont des émanations) ; s'instaure alors un dialogue à travers le monologue.

Tous les éléments du ghazal s'inscrivent ainsi dans une contradiction intérieure : la rime aa ba ca, etc., est une combinaison de constantes et de variantes ; la répétition du rédif est celle de mots fixes et d'environnements mobiles ; inspirée de la langue arabe, la métrique repose sur des longues et des brèves, alors que cette notion n'existe pas dans la langue ouzbek, obligeant les poètes à la recherche d'équivalences syllabiques strictement codifiées (syllabes ouvertes : sa, fermées : sab, semi-ouvertes : sabr) dont la combinatoire construit le mètre.

La composition du ghazal ressemble aux spirales d'un ressort : si « moi » parle de lui-même, la participation des autres et les évolutions du thème sont imaginaires, amassant une énergie potentielle, qui se tend comme un ressort jusqu'à la culmination : aoudj. Le ghazal est un motif sans actions pouvant être lu comme une suite de strophes séparées ou comme le développement d'un seul thème.

Toutes ces contradictions renforcent la tension émotionnelle. Elles construisent une structure de pensée réflexive et universelle produisant la possibilité d'irréalité au moyen de la réalité, de l'infini au moyen des choses finies.

Autrefois, le ghazal, surtout dans le soufisme, concentrait le rapport avec Dieu et beaucoup de termes ont acquis une valeur symbolique précise. Le moindre changement dans les relations entre les termes équivaut à un changement de l'ensemble des conceptions du monde. Les thèmes du ghazal sont assez nombreux : soufisme, amour, parodie, paysages, etc., mais le ghazal se voulant un moyen pour comprendre la divinité, le thème supérieur est le rapport à Dieu.

Ce sont là réflexions de bord de fleuve... Pour être fleuve, il faut s'y noyer. En ce qui concerne Machrab, c'est l'inverse qui se produit, le fleuve se noie en lui, sa vie devient ce fleuve emportant ponts et digues.

En lisant Machrab, le lecteur attend des vérités profondes comme celles qui s'expriment dans les mots ultimes du Jugement dernier ; au lieu de cela Machrab parle de jeunes filles kalmouks au chapeau de fourrure et aux guêtres rouges. Il dessine le paysage, mais dans ce

paysage, l'étang devient crayon, le fleuve, encre, ciel et terre, pages du livre... qui ne peuvent combler la tristesse inexprimable du poète.

Machrab trompe par une simplicité plus complexe que n'importe quel paradoxe. Il étonne par la dureté de son comportement. Ainsi va vraiment la vie. Il a tant péché que c'est l'enfer qui le brûlera de ce feu qu'il mérite. Machrab excède tous les cadres, y compris le sien propre. Depuis le XVII^e siècle, ont été découverts des dizaines de pseudo-Machrab dont les manuscrits égarent les malheureux théoriciens. Dans l'histoire des littératures turque et persane, s'impose la tradition de composition des diwans¹, au point que la poésie classique s'appelle « littérature du diwan ». Seuls les poèmes de Machrab ne s'inscrivent pas dans cette forme et en inventent une nouvelle : le peuple conserve ses poèmes dans un désordre où se mêlent légendes et anecdotes biographiques. Le seul recueil constitué de ses poèmes : Diwani Machrab (Le Diwan de Machrab) a même été nommé Diwana Machrab (Machrab le vagabond). On en connaît de nombreuses versions pouvant, suivant les exégètes, présenter de cinquante à plusieurs centaines de poèmes.

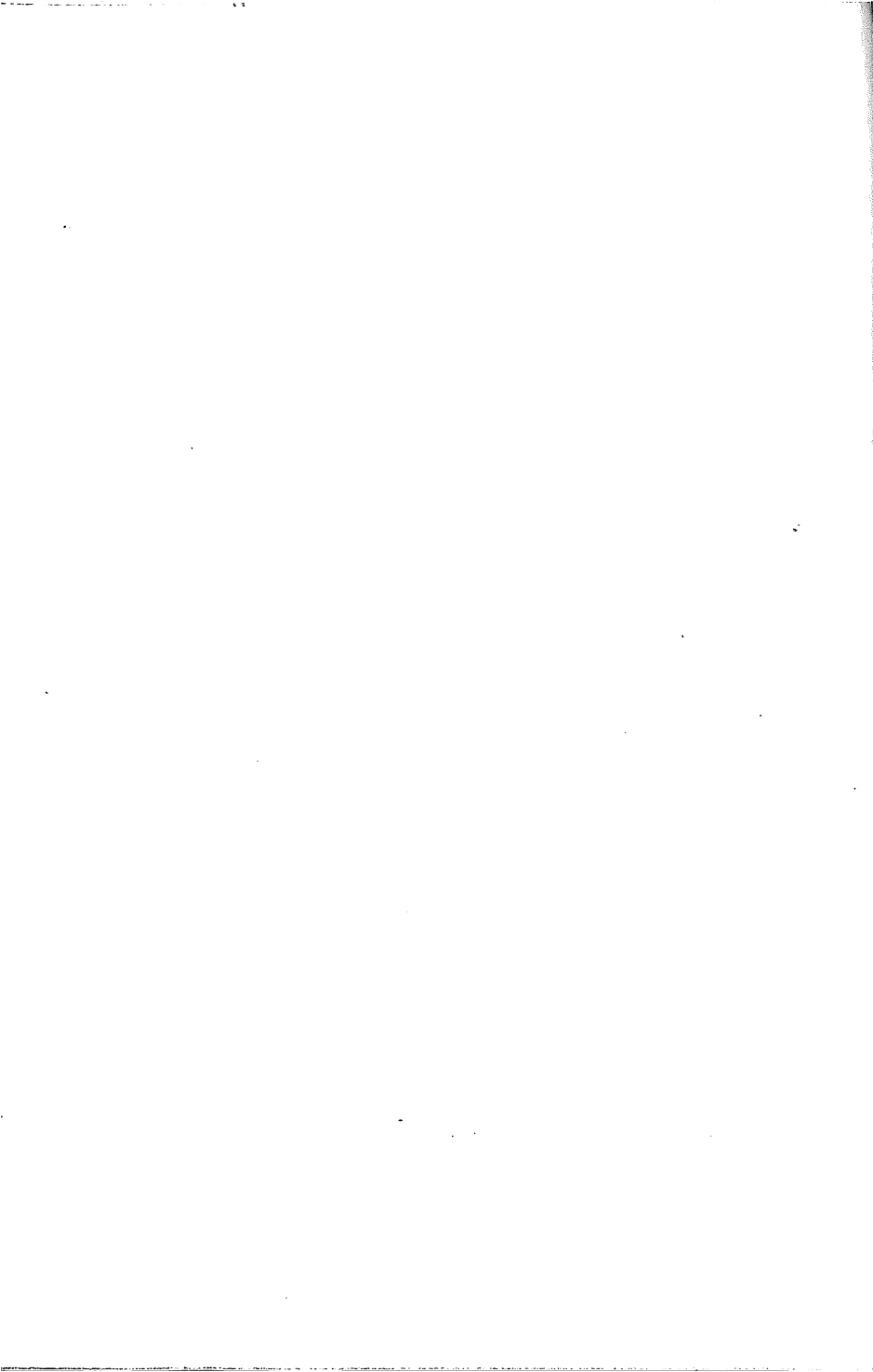
Nous proposons au lecteur une version de ce livre... Et, comme le dit Machrab lui-même : « Au Jour du Jugement, quand les lettres de tous les livres abandonneront leurs pages pour disparaître dans le ciel, seules quelques centaines de vers resteront en vos cœurs. »

Nous tenons à remercier The Academy of Peoples' Culture and Human Values pour l'aide qu'elle nous a apportée.

1. Recueil de poèmes dont l'ordre alphabétique définit la structure : poèmes se terminant par *a*, poèmes se terminant par *b*, etc., jusqu'à *i*, dernière lettre de l'alphabet arabe qui en comporte 30. Le nombre de poèmes se terminant par une lettre donnée est non défini. Il peut y avoir 15 poèmes se terminant par *a*, 5 par *b*, etc., ou inversement... Un *diwan* contient donc un minimum de 30 poèmes.

MACHRAB

(1657-1711)



Au nom d'Allah, le puissant et miséricordieux...

Quand Machrab¹ naquit à Namangand², il pleurait nuit et jour. A sept jours on le mit dans un berceau et on lui donna le prénom de Bobo Rakhim. Dès qu'il eut sept ans, on l'envoya à l'école :

Le maître lui dit : « *Bismillah*³, mon fils, dis : *alef* ! »

Shah Machrab : « *Alef* ! »

Le maître : « Dis : *bé*. »

Shah Machrab : « Que signifient *alef* et *bé* ? »

Le maître furieux : « Qui es-tu, ignorant, pour oser demander cela ? »

Shah Machrab : « Maître, vous ne m'avez pas dit ce que signifiait *alef* ; je vais vous le dire : *alef* signifie “ un ” comme Dieu... aussi je ne dirai pas *bé* car ce serait un péché ! »

Le maître resta bouche bée...

1. Machrab signifie en arabe « celui qui pleure » ou « plein de vie ».

2. Ville de la vallée de Ferghana, à l'est de l'Ouzbékistan actuel.

3. Début traditionnel de toute prière : « Au nom d'Allah... »

Que faire de la poussière de ce corps et d'un esprit volage,
Si ma belle est loin de ma vue que faire de mon âme ?

Pourquoi partir pour La Mecque sans vin ni amour,
Que faire de cette vieille bicoque abandonnée par Abraham ?

Dois-je briser sur ma tête les huit enfers et les huit paradis ?
Si je ne la trouve pas, que faire des deux mondes ?

Je pose mes pieds au sommet du ciel,
Et prends la place de l'absence : que faire de cet espace ?

Si chaque fragment de lumière n'est pas semblable au soleil,
Que faire, jusqu'à la fin des temps, du secret caché ?

Toutes choses, à part Dieu, ô Machrab, sont étranges...
Si je tiens une rose à la main, que faire des épines ?

Sa mère adorait l'habiller de vêtements neufs, mais Machrab donnait ses robes aux mendiants nus...

En pleurs, elle lui demanda un jour : « Mon fils, lumière de mes yeux, j'ai cousu pour toi avec amour les vêtements les plus beaux, pourquoi ne les portes-tu pas ? »

Shah Machrab : « Mère, suis-je venu au monde habillé ? »

Sa mère : « Non ! »

Shah Machrab : « Donc je vivrai et mourrai nu ! »

Je suis si rempli de lumière que je ne peux prendre place dans le ciel,

Je n'ai place ni en son centre, ni sur le trône de son huitième cercle, ni au paradis.

Mon ombre est lumière pour ceux sur qui elle tombe,
Je suis le livre de l'Esprit-Saint : je n'ai pas de place dans la langue.

Je suis le paradis et sa source, l'enfer et sa flamme ;
Je suis, en ce moment, le seul à n'avoir pas de place dans un des huit cieux.

Venu parmi l'ombre humaine, j'ai cherché la lumière du
sens :

Je n'ai pas trouvé place dans l'espace supérieur du paradis.

Vivant au temps de Noé, le déluge ne m'a pas submergé...
Compagnon de route de Moïse, je n'ai pu trouver place dans
le Sinaï...

Ressuscitant des morts, j'ai marché durant cinquante ans
avec Jésus,

Mais je n'ai su trouver ma place en un point quelconque du
temps de Machrab.

Shah Machrab se rendit un jour sur la place des fêtes, au bord d'un grand lac. Il quitta son *tchapân*¹ et entra dans l'eau. Tous le virent plonger puis disparaître. Abasourdis, les témoins avertirent sa mère qu'il avait disparu dans le lac. Elle cria : « Mon malheureux fils ! » puis vint en pleurant au bord du lac : « Mon fils, lumière de mes yeux, je ne t'ai pas élevé pour ça !... »

Alors, depuis l'eau, Machrab déclama :

Je suis un fou étrange, je n'ai place ni dans la steppe, ni dans le désert :

Mon cœur est un fleuve de lumière impétueux qui n'a pas sa place en ce monde.

J'ai des règles de vie, des chemins de vie, des vérités pour la vie,

Je suis puissant comme un sultan, mais je n'ai pas ma place au ciel.

1. Vêtement traditionnel ouzbek, sorte de manteau de coton matelassé.

Abraham est mon bâton de route, le feu de Nemrod¹ mon
échelle,
Je suis la perle de la Vérité, mais je n'ai pas ma place en son
fleuve.

Vivant dans l'harmonie, j'offre mon cou à la pointe des
couteaux
Mais je n'ai pas ma place à la pointe de celui du juste.

Je ne vais pas à la Kaaba² : je n'ai pas ma place dans la
mosquée
Qui entoure la pierre noire, je suis un pèlerin sur les routes
de la Vérité.

Parfois derviche³, roi parfois, parfois mendiant
Pèlerin extravagant, je n'ai pas ma place au Jugement
dernier.

Dans les terres de l'extase, je suis parfois en moi et parfois
hors de moi :
Sur les marchés de la folie je suis ivre, je n'ai pas ma place
parmi les convenances.

1. Dans la mythologie musulmane, Nemrod jette Abraham dans le feu.
Selon la Bible, c'est un chasseur infatigable.

2. Chapelle au centre de la mosquée de La Mecque dans laquelle est
enchâssée la pierre noire qui aurait été donnée par l'ange Gabriel à
Abraham pour commencer la construction du premier temple consacré au
vrai Dieu.

3. Religieux musulmans vivant parfois en communauté et le plus souvent
errants.

Parfois Russe, parfois Tcherkesse¹ et parfois musulman,
Pourquoi insister, je n'ai pas ma place entre « la » et
« illa »²...

Je suis un miséreux, Machrab l'esclave :
Je n'ai ma place ni en ce monde, ni dans l'autre.

1. Nom que se donnent les Circassiens habitant le Caucase.

2. Deux premiers mots de la prière musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu... »

Il dit ensuite : « Allah est grand ! », sortit de l'eau, salua sa mère et ajouta : « Ma tendre mère, reconnais que c'est Dieu qui a créé ton imbécile de fils ! » Puis il alla chez Moulah Bozor Okhound, cheikh le plus célèbre du temps.

Si je quitte Namangand, y aura-t-il quelqu'un pour me réclamer ?

Si, au cours de mon errance, je meurs dans une ville, y aura-t-il quelqu'un pour me réclamer ?

Si, sur cette voie, pleurant toutes les larmes de leurs yeux,
mes parents sont mes compagnons de route,
Y aura-t-il quelqu'un pour me réclamer ?

J'ai bu du vin d'amour : bouillant, j'ai débordé du chaudron
Et quitté ce monde éphémère, y aura-t-il quelqu'un pour me réclamer ?

Les malheurs, symboles d'amour, ont plu sur ma tête
Et m'ont forcé à les aimer... Y aura-t-il quelqu'un pour me réclamer ?

Je n'ai ni la patience de tenir debout, ni la force d'avancer,
Dans mon cœur est un grand feu d'amour, y aura-t-il
quelqu'un pour me réclamer ?

Je n'ai, à Namangand, nul endroit où rester, où aller, où me
promener,
Si j'erre par le monde, y aura-t-il quelqu'un pour me
réclamer ?

Personne ne sait la tristesse et l'incertitude de Machrab :
Si j'emporte ma tête, y aura-t-il quelqu'un pour me ré-
clamer ?

La foule l'accompagna. Voyant ses yeux pleins de larmes, le mollah Bozar Okhound lui demanda : « Où étais-tu ? »

Shah Machrab : « Je badinais avec mon aimée¹, quand son mari rapporta du bois de la steppe. Il m'a surpris et frappé. J'ai pris mes pantalons et, honteux, je me suis enfui. »

Ces paroles étonnèrent Mollah Bozar Okhound, mais les gens lui dirent : « Machrab ment, il était dans le lac et pleurait. »

Mollah Bozar Okhound : « C'est votre faute, Machrab a pris sur ses épaules tous vos malheurs, maintenant il va vous abandonner. »

Machrab : « Tu dis vrai, Okhound, je préfère la route à cette ville... »

Puis il récita ce *moukhamass*² :

1. En ouzbek, il n'y a pas de genre et le *ghazal* joue constamment sur cette double lecture qui permet la confusion entre l'amour humain pour la femme, « l'aimée », et l'amour mystique pour Dieu, « l'aimé ». Sans cette double lecture, l'anecdote est incompréhensible : Machrab ne ment pas, il jouait avec Dieu, avec la vie et la mort.

2. Un *moukhamass* est un poème construit à partir d'un *ghazal* préexistant dont le poète emprunte les distiques pour constituer les deux derniers vers de chaque strophe. Il s'agit d'un procédé d'amplification.

S'il ne devient pas vagabond l'amant ne s'enflammera pas à
ton amour,
Ne devenant pas papillon, il ne brûlera pas à ta bougie...
Il ne deviendra pas homme, ne serrant pas sa ceinture...
Il ne deviendra pas légendaire sans que ses oreilles subissent
de nombreux ragots...
S'il n'en trouve pas la perle, le bijoutier ne peut aimer
l'huître...

Sans toi, ma belle, je n'ai pas besoin de deux mondes,
Pas besoin du trône du bonheur de Salomon,
Pas besoin non plus
De la vie éternelle de Khizr¹ !
Prie que je meure sans toi, je n'ai nul besoin du présent :
Ni mon âme ni mon corps ne peuvent demeurer s'ils ne me
sont étrangers.

Le jour de la Résurrection, mon désir enflammera ton zénith,
Perplexes, les hommes et les anges s'inquiéteront : « Que
signifie ceci ? »
Les *houris*² de ton paradis gémiront.
Si une seule étincelle de mon désir s'échappe de mon corps,
personne ne sera indemne et,
Ne pouvant devenir flammes, ton enfer ne durera pas.

Ton amour m'est tombé sur la tête, j'ai hurlé de pleurs :
« Croyant que tel est mon destin, j'ai serré très fort ma taille.
Criant que la condition d'un amant est pénible, j'ai hurlé ;

1. Prophète qui a découvert les sources éternelles. Il est le protecteur des voyageurs.

2. Très belles femmes promises comme compagnes aux musulmans fidèles qui vont au paradis.

Les tourments que tu me donnes m'oppressaient sans fin, j'ai
pleuré sur ton seuil...
Si mon aimée ne pleure, elle ne pourra me plaindre. »

Si tu es un vrai amant, sacrifie ton âme jour et nuit,
Hurle tous les jours sous la douleur de la séparation,
Ne te laisse pas prendre à l'attrait de boucles chinoises...
Si douleur et souffrances de la séparation te touchent, cache-
les :
Une autre vie ne prolongera pas ta vie tant que ta belle ne se
montrera pas.

S'il ne va pas au-devant de l'amour, la honte ne le quittera
pas
S'il ne frappe pas, comme Adham ¹, le monde de la tête aux
pieds.
S'il n'aime pas autrui, il ne rencontrera pas son aimée
Si, acceptant le sort, il ne brûle pas dans toutes les flammes.
Tant qu'il ne la cherchera pas, il ne trouvera pas l'attention
de l'aimée.

Si tu connais la brièveté du plaisir, bois du vin au printemps.
Echanson, donne un verre : temps et santé ne sont pas
éternels !
Le mystique dit : Ami, chapelets et croyances fidèles n'ont
eux aussi qu'un temps...
Pour Machrab, ton vagabond, souffrances et douleurs ne
sont pas éternelles
Et tant qu'il ne sera pas devenu légendaire, il ne pourra voir
le visage de son aimée. »

1. Roi du VIII^e siècle qui abdiqua pour mendier.

Alors tous furent frappés de stupeur : la transe de Machrab s'accentua ; prenant son *saz*¹, il se mit à chanter...

On nomme « cœur » qui ne porte en soi de révolte,
« Aveugle » qui ne possède le modèle du regard...

Si le paradis est ouvert, ne le cherche pas sur la route :
On nomme « grâce » ce qui ne contient nulle graine d'hypocrisie...

Là où je dormais était le zénith, je suis, hélas, descendu ici,
étranger :
Sans le dragon du désir, j'aurais été lumière...

Machrab dit : « Ecoutez bien ces paroles du Prophète :
Hommes de l'enfer sont ceux qui ne craignent pas Dieu ! »

1. Instrument à cordes ressemblant à un luth.

Shah Machrab se mit en route vers Andijane.
Il rencontra quelques filles qui nageaient dans une rivière. A leur vue, Shah Machrab plaisanta gaiement.

Les filles dirent : « Vagabond, nous aimerions entendre ta musique et tes chants ! »

Shah Machrab : « Bien !... »

Et il chanta un *moustazod*¹ :

Se montrant soudain dans la rue, marchant comme un
cyprès
Elle leva d'un coup les sourcils et passa.

Me faisant signe de la pointe de ses cils, beauté à la robe d'or
légère,
Elle me regarda et passa.

*Péri*² joyeuse au regard dur, aux paroles de feu :
Quelle perle !

1. Poème de rimes *ab ab* alternant un vers court et un vers long.

2. Génie bienfaisant, mâle ou femelle, qui descend fréquemment sur Terre pour avoir des relations avec les humains. Les enfants nés de cette union sont d'une beauté merveilleuse.

Me charmant d'un mot,
Elle m'enchanta et passa.

Epanouie, tellement coquette, elle passait dans la rue
Remplissant de sang ma poitrine.

M'inclinant mille fois, je demeurai stupide et charmé
Elle fit de moi un mendiant et passa.

Si ses cheveux, une seule fois, sortaient de leur cache,
Je la remercierais.

Si je possédais mille âmes, je les lui sacrifierais :
Elle me brûla et passa.

O, regard limpide,
En ce monde tu détruis Machrab !

Il dit cela, répandit ces mots par le monde
Et, sanglotant, passa.

Les filles, éblouies et charmées, insistèrent vivement pour qu'il chante un *ghazal*...

Se montrant soudain dans la rue, cette *péri* coquette
Est passée, remplissant ma poitrine de sang.

Dans le désert de l'angoisse, son absence m'attriste
Elle, dont les promesses sont fausses.

Courant derrière elle en pleurant, espérant qu'elle va me
plaindre,
Je m'attache à ses pas,

Faisant, pour cette impitoyable infidèle, un néant de ma vie,
Devenant vagabond stupide.

Si l'homme vagabonde, quoi d'étonnant
A ce qu'il soit partout étranger.

Ces yeux qui ont pris mon âme,
S'emparant des cœurs des amants, ne me donnent pas le
bonheur.

Jour et nuit, dans les chaînes de l'angoisse, je crie :
« Tu vis dans le plaisir,

Si, par bonté, tu me libères des armées de la tristesse
Qu'y perdras-tu ?

Vers tes regards, vers toi, je veux voler comme un papillon...
Le pourrais-je ?

Même du coin de l'œil, ô âme,
En ce moment tu ne me plains pas. »

Si cette beauté mettait son voile et ne dévoilait jamais son
visage de fleur
Pourrais-je la voir ?

Ses yeux sont des bourreaux sans foi qui, pour ma mort,
Font couler le sang de mes veines.

Pour un seul signe de cette fillette sans foi,
Machrab a vendu la sienne,

Il est devenu brahmane sans la ceinture des infidèles,
Sans infidélité et pourtant sans foi.

Il laissa les filles en pleurs et, chantant encore un *ghazal*,
poursuivit son chemin vers Andijane...

O tige tendre, plaisir de mon âme, où donc es-tu ?
Dans les jardins du cœur, ô bouche en fleur, où donc es-tu ?

Tant d'années, mon cœur a cherché ton visage :
Je veux autour de toi voleter, ô voleuse de cœur à la langue
de miel, où donc es-tu ?

Eloigné de toi, mon aimée, je suis depuis plusieurs jours dans
l'égarement
Et je viens te chercher... Où donc es-tu, silhouette de cyprès ?

Si tu ne viens pas pour t'inquiéter de moi, je serai en si
mauvais état !
O belle et bonne aimée de mon âme, où donc es-tu ?

Mes yeux pleurent : je reste dans le désert de la tristesse.
Les tortures que tu m'infliges m'arrachent pleurs et san-
glots... Où donc es-tu ?

Les lèvres de Machrab sont assoiffées ; son cœur, son foie
sont comme viande de brochettes,
Dans notre éloignement mon regard est fixe, où donc es-tu ?

Il traversa des montagnes, arriva à Kashgar¹. Devant la porte d'Ofok Khodja², il pleura de joie lorsqu'il entendit celui-ci ordonner : « Soufis, amenez-moi ce mendiant ! »

Les soufis jetèrent Machrab aux pieds d'Ofok Khodja qui, lui tenant les mains, demanda : « D'où viens-tu, vagabond ? »

Shah Machrab : « De Namangand. »

Le maître : « Si tu sais quelques vers de Hafiz, dis-les-nous ! »

Machrab déclama le *ghazal* : « Les hommes qui changent la poussière en or nous regarderont-ils... »

Le maître leva les mains au ciel : « Assez, je brûlerai si tu en dis davantage... S'il te plaît, dis ton propre *ghazal*. »

Machrab récita...

Hier, loin de ton festin, les mendiants d'amour ont pleuré longtemps :

Le papillon s'est brûlé, la bougie de la nuit a pleuré.

1. Est du Turkestan, actuellement en Chine.

2. Cheikh très connu de cette époque, descendant du Prophète.

S'ennuyant de Joseph, matin et soir, Jacob pleurait ;
Durant l'exil de Joseph, les habitants de Canaan pleuraient.

Quand, servant de temps en temps du vin rouge, l'échanson
pleurait
Devant les hommes assemblés, il ne pleurait pas des larmes
mais du sang.

A cause de la nuit de la séparation, j'ai brûlé... l'éclair lui-
même flambe :
Les cercles célestes pleurent de la douleur de mon cœur.

Sur la montagne de la tristesse, chaque épine qui perce mes
pieds les ensanglante...
Mon aimée ne m'aime pas : l'épine de la steppe mongole
pleure.

Je veux que nul ne sache ni mon état ni mon cœur :
Si mes lèvres rient, mon cœur et mon âme pleurent.

O Machrab, rien d'étonnant si je déchire le col de l'âme :
Sacrifiée par le ciel, cette femme à la silhouette de cyprès
pleure elle aussi.

Ces paroles plurent au maître. Ouvrant les mains comme pour prier, il frappa Machrab dans le dos. Celui-ci, pareil à une poule décapitée, s'écroula sans connaissance. Prenant sa tête sur les genoux, le maître comprit alors son secret : Machrab ne trouvait pas de maître pour remplir d'huile la lampe de son âme et allumer la mèche.

Il lui dit : « Deviens mon domestique ! »

Machrab se leva et s'inclina. Durant trois ans, il porta du bois de chauffage ; trois ans de l'eau dans une gourde de cuir ; une année encore, il dormit sur le seuil toujours vêtu du même *tchapan*, mis l'été du côté du cuir, l'hiver de celui du poil.

Venu en ce monde je n'y ai trouvé que mal et indignation :
Je l'ai traversé entre cent maux et indignations.

Quand l'homme abandonne son cœur au monde, il échoue :
Frappant le royaume de ce monde éphémère, je l'ai traversé.

J'ai appris que le monde est un ennemi perfide :
Je l'ai traversé comme un homme qui retrousse sa robe.

Ce n'est pas Azrael¹ qui prend l'homme, mais le monde :
M'en faisant un ami, je l'ai traversé.

Par ta faute, Machrab arracha le monde de son cœur :
Me faisant vagabond, je l'ai traversé à la poursuite de mon
âme.

1. Ange de la mort.

Machrab n'eut jamais droit à d'autres louanges. Malheureux, il pensait : « Depuis sept ans que je vis ici, mon maître ne m'a appelé Machrab qu'une seule fois ; il aurait pourtant suffi qu'il m'appelle ainsi une autre fois... Dieu ne peut voir ceux qui ne pèchent jamais... Va, fais un péché... *Peut-être que, si tu commets un péché, il t'appellera ?... Fais un péché* et ton maître dira : « Saisissez-vous de Machrab, pendez-le !... » Je mourrai sans regrets. »

Puis il se mit à pleurer.

Alors une domestique s'approcha et dit avec grâce : « Machrab, je t'aime depuis sept ans, si tu ne me suis pas, au Jugement dernier je dirai que tu es un pécheur ! »

Devant la beauté lunaire de son visage, Shah Machrab perdit conscience et dit : « Dieu, ton esclave est si belle qu'elle me pousse au mal. »

Il perdit encore une fois conscience, puis improvisa...

Viens, voleuse de mon cœur, dévoile ton visage, mon âme s'offre maintenant à toi :
Dans notre séparation, les flammes ont anéanti mon squelette.

Frères, que faire ? Je suis devenu un vagabond souffrant,
Je me heurte à un mal incurable, sans doute vais-je
maintenant mourir...

Quelqu'un est-il déjà mort d'absence ?
Mon âme remonte à ma gorge, personne maintenant n'a de
bontés pour moi.

Comment sans toi supporter la vie en ce monde, ô voleuse de
mon cœur ?

Des gémissements jaillissent de ma poitrine et, maintenant,
le cercle céleste ne peut se maintenir.

En partant, cette bonne voleuse, de mon cœur et mon foie, a
fait une brochette :

A quoi bon l'éternité si, maintenant, je ne peux approcher
mon aimée ?

Ton mal m'est tombé sur le cœur : à qui parler, auprès de
qui pleurer ?

J'irai dans le trou du tombeau... Maintenant mon cœur est
plein de sang.

Va, Machrab, tu as eu beaucoup à te plaindre des souffrances de la séparation...

Il faut partir : bien et mal s'en iront, maintenant...

Puis il ajouta :

Me fixant de la pointe de ses yeux noirs, cette beauté
A tourné son visage vers moi... l'a détourné : elle a rempli
mon cœur de sang.

Chaque jour, sur mon âme triste, elle a tiré mille flèches de
souffrance
Mais, pour aucune, n'a accordé le baume de ses lèvres.

Comme bougie enfermée dans la lampe, couvrant son visage
d'un voile,
Provoquant une obscurité profonde, elle a changé les ascètes
en vagabonds.

C'est une bourrelle, une assassine, un impitoyable vampire
Qui, devant son ennemi, ruine son amant.

Pour mon amour, lune et soleil ne sont qu'étincelles du feu de
mes soupirs,
D'un cyprès elle a la silhouette et de Vénus, les yeux.

Ne doute pas qu'elle soit une étoile céleste :
En gage de beauté, elle remplit le ciel de perles et de rubis.

Si on compare la silhouette au cyprès, le visage à la rose,
On ne peut, fille, rareté de l'éternité, te comparer à rien de
tout cela.

Pour les incroyants de l'amour, mes larmes deviennent
typhon ;
Fille ignorante, qui sera compagnon de route de tes chiens ?

Ta rue est le jardin d'Eden ; ta porte, la Kaaba de l'amour ;
Pour te servir, ô fille, les *houris* retroussent leurs manches.

Dans le jardin du rendez-vous, Machrab n'est qu'un rossi-
gnol pleureur ;
La fille au sourire de miel, un oiseau de paradis.

Cette histoire parvint aux oreilles d'Ofok Khodja qui, furieux, prit son glaive et, trouvant Machrab vêtu de rouge, dit : « Soufis, emparez-vous de Machrab, il sent son Mansour Halladj¹. »

Les soufis, craignant Machrab, l'attachèrent. Shah Machrab s'adressa alors à Dieu : « Sache que même s'ils me torturent pour m'interroger, je ne répondrai qu'au Jugement dernier lorsque, devant toi, je verrai ta face. »

Puis il dit un *ghazal*...

Quand je dis la force de mon amour, l'âme et le monde
lumineux souffrent,

Quand j'explique le secret de ma passion, la voûte du monde
souffre.

Quand une étincelle du feu de la passion touche un être, il
hurle,

Il n'a plus de patience : son cœur, sa poitrine souffrent.

1. Mystique soufi pendu pour avoir affirmé que tout homme était Dieu.

Absent de tout, je suis sans cesse brûlé par notre séparation
Et quand je dis « amie », ma langue, en effleurant ton nom,
souffre de joie.

Il me faut, amie, parler de ta beauté avec ma langue :
Elle est humide, mes yeux pleurent, dans leur cache mes os
souffrent.

Amie, comme ce jour est douloureux qui me sépare de ton
visage !
Dans la buée de mon souffle, ciel et terre souffrent.

Je suis abattu par cette souffrance... tu ne viens pas, ne
t'inquiète pas de mon sort,
Ta tristesse est différente, ton offense différente, en mon cœur
souffrent mes larmes.

Amie, ne mets pas la souffrance de Machrab sur quelque tête
que ce soit :
Si au Jugement dernier je hurle, le paradis souffrira pour
l'éternité...

Ofok Khodja dit : « Machrab, personne n'a rien fait d'aussi infâme... », puis il ordonna : « Saisissez ce vagabond ! »

Il prit ensuite son sceau dans sa poche, le rougit au feu, l'appliqua sur le dos de Machrab, juste sur le nerf de la sexualité. Privé de tout désir érotique, Machrab partit pour Yarkand en chantant...

Si je pleure, le temps de la prière viendra-t-il ?
Mes larmes seront-elles un remède à mon mal ?

Si je bois du vin d'amour,
Le monde perdra-t-il sa gloire ?

Je n'ai d'autre choix que pleurer,
L'écho de mon aimée me reviendra-t-il ?

Amis, quelles de mes souffrances dire ?
Mes tourments cesseront-ils avant ma mort ?

Mon aimée m'a brûlé, je suis en cendres...
Quelqu'un entendra-t-il la plainte de Machrab?

Instantanément, il se retrouva à Yarkand¹. Les habitants de la ville, qui rêvaient de le voir, vinrent à sa rencontre et découvrirent un mendiant au souffle brûlant, aux cheveux hirsutes jusqu'à la ceinture.

Le gouverneur de la ville s'approcha et s'inclina, Machrab improvisait...

Montre ta beauté aux hommes ivres,
Papillons brûlés à ton amour !

La prière m'appartient, son résultat t'appartient :
Mon âme s'est sacrifiée aux belles.

Ho, cœur dur, comme tu es sans pitié,
Regarde les autres !

1. Entre Andijane (actuel Ouzbékistan) et Yarkand (Chine actuelle), il y a environ 500 kilomètres à vol d'oiseau et une chaîne de montagnes dont les sommets dépassent fréquemment 5 000 mètres. Ce déplacement est donc miraculeux.

Je suis pauvre et brûlant, plains enfin
Ces vagabonds qui te suivent.

A cause de toi, Machrab refusa le monde
Et sur son seuil posa la tête.

Tous les gens présents, stupéfaits, dirent : « Seigneur, peut-on rendre hommage à ce drogué, il est complètement nu?... »

Le gouverneur : « Vous vous trompez, allez lui rendre hommage, méfiez-vous de vos sentiments car il porte tous les signes de la sainteté. »

Tous s'inclinèrent devant Machrab : leur esprit devint pur et ils partirent à sa suite.

Mes amis, d'autres amis vont venir de Namangand,
Hôtes qui connaissent mon père et ma mère, ils vont venir...

Chacun d'eux a autant de courage que Roustan et
Soukhrab¹,
Sultans régnant sur le trône de la justice, ils vont venir...

Croyants, religieux, maîtres parfaits,
Sages, justes et cultivés, tous vont venir.

1. Héros de *Shah Nameh* — le *Livre des rois* — de Ferdowsi (923-1021 ?), poète persan. Roustan et Soukhrab sont un père et un fils qui, ignorant leur lien de parenté, se combattent.

La poussière de leurs pieds est un remède pour les yeux de
Machrab...

Ces rois qui éclairent ma lampe vont venir...

Il continua :

Ces maux que tu as mis sur ma tête ne s'allégeront-ils pas ?
Tu as lié mes pieds, ces nœuds ne peuvent-ils se défaire ?

Confiant dans la promesse de notre rencontre, j'ai erré de
ville en ville...

Ceux qui sont devenus chiens à ta porte ne peuvent-ils
quitter leur corps de chien ?

La chaîne du temps du monde est nouée à la pointe de tes
boucles :

La corde des instruments du monde¹ ne peut-elle s'en
détacher ?

Il t'est très difficile de lier les fleurs d'amour :

Quand tu barres ma route avec elles, la coupole du visage du
monde ne peut-elle se déplacer ?

1. *Asbab* signifie « instrument de musique » mais aussi « chaîne des causes ».

Fais, de chaque homme de ce monde, un saint de celui du cœur :

Si tu places la souffrance dans un cœur, cent Kaaba ne peuvent-elles la détruire?

Aspire la folie, ô Machrab, deviens le détenu de la vérité...

Tu doutes du secret de la vérité? Ne s'emmêle-t-elle pas comme boucles?...

Il se demanda soudain : « Où aller ? » et se souvint que Khazrat Imami Djafar Okhound¹ habitait le Hotan². Il y partit en récitant :

Cette nuit, mes frères, j'étais comme Medjnoun³ :
Jusqu'à l'aube j'ai découvert dans la souffrance des messages
du monde.

Me souvenant de ce visage de lune, multipliant tristesse et
angoisse,
Je ne voyais ni signe de ma sagesse ni ne trouvais parcelle de
conscience.

Nul en ce monde ne me semblait plus malheureux que moi :
Dans ma bouche, le sucre était plus amer que poison...

Amis, ne donnez pas vos cœurs à ce monde infidèle :
Je le sais aussi éphémère que les nuages vagabonds...

1. Okhound signifie « homme sage, savant ».

2. Nom d'une région désertique de la Chine actuelle, à environ 600 kilomètres au nord-est de Yarkand.

3. Fou d'amour légendaire, son aimée était Leila.

Ce monde n'a pas plus de sens qu'un jour et une nuit
Car dans ce monde je n'ai vu qu'un soleil et qu'une seule
lune.

Le typhon des larmes de mes regrets m'a submergé,
Et, comme Jonas dans l'estomac de la baleine, j'ai trouvé
mon profit dans sa mer.

Je n'ai pas rencontré la fidélité de mon aimée, mes amis n'ont
pas mis fin à ma tristesse :
De ceux dont j'attendais l'aide je n'ai reçu que perte...

Que faire, Machrab ? Sur cette voie nul n'est ton guide :
Je me suis égaré, j'ai perdu mon chemin, et n'ai trouvé
promesse ni message !

Shah Machrab traça ces mots sur des planches¹ qu'il jeta.
Les disciples de Djafar Okhound dirent : « Machrab devrait laisser un livre de poèmes ! »

Okhound : « Seigneur Shah, nous aimerions qu'en souvenir vous écriviez un livre ! »

Machrab : « Okhound, aucun livre ne doit me survivre : si un me survivait, tous les amants mourraient. »

Il jeta ses écrits au feu et déclama :

Si je commentais mon cahier d'amour, l'âme ne le supporterait pas

Et comme l'âme, monde et bêtes ne le supporteraient pas.

Si j'entrais à la mosquée déclamant mes prières d'amour quotidiennes,

La mosquée brûlerait, la coupole du ciel ne le supporterait pas.

1. Comme dans les écoles coraniques où il est courant d'écrire sur des morceaux de planches que l'on efface ensuite.

Si j'entrais au cabaret, demandais à rencontrer ma belle,
L'ascète brûlerait : ni l'ignorant ni le sage ne le supporteraient.

Si au Jugement dernier, tel l'éclair, ma belle se montrait,
L'enfer brûlerait, le paradis et son jardin ne le supporteraient pas.

Si je disais une seule fois une sourate de mon cahier d'amour,
Sachez que les vers du Coran ne le supporteraient pas.

Si, criant, j'enfourchais le joyeux cheval de la bonté,
Le tumulte tomberait sur le monde, le gémissement ne le supporterait pas.

Machrab, si tu prétends à l'amour de ta belle,
O Dieu, ton corps, ton âme ne le supporteront pas.

Dans les steppes du Hotan il rencontra un paysan qui, se croyant seul, récitait médiocrement ses poèmes. L'entendant, Machrab se mit à détruire les labours.

Le paysan : « Imbécile, pourquoi abîmes-tu mon champ ? »

Shah Machrab : « Je ne suis pas plus imbécile que toi qui détruis mon travail... »

Le paysan : « Quel travail ? »

Shah Machrab : « Ce *ghazal* que tu récites, quand tu le dis, tu le détruis plus que des flammes ! »

Il jeta son livre au feu et partit vers la vallée d'Illi en chantant...

Si je partageais mon vin avec cette *péri* au visage espiègle,
Je serais ivre, briserais la bouteille et le verre.

Mon cœur s'est évanoui... Comme une bête à quatre pattes,
Regarde-moi, je veux être ton offrande.

Je suis couvert de péchés des pieds à la tête...
Plains-moi et je tremblerai devant ta colère.

Comme les herbes foulées du pré,
Je veux saluer la venue de tes pas.

Machrab, tu te poses sur ce monde comme le vent de l'aube :
Va, je vais venir un moment, errer et disparaître aussitôt.

Le gouverneur d'Illi s'appelait Kontadji, sa fille, Ofok, avait cent servantes. Un jour, toutes se promenaient dans la steppe quand elles se trouvèrent face à Machrab. Ce dernier remarqua qu'une des filles était plus belle que les autres car le soleil de son visage illuminait le monde.

Shah Machrab : « O Dieu, quelle beauté tu as créée là ! »

Puis s'adressant à la fille : « Jeune fille, ton amour a fondu sur mon cœur ! »

J'aime qu'au sitar tu joues les mélodies *savts*¹,
J'aime que tu prennes place au milieu des gens honorables.

Beauté digne d'une *péri* pure,
J'aime que tu t'assieds et guides le cheval de la joie.

Quand s'ouvrent les huîtres perlières de la mer de l'amour,
J'aime que tu ne fixes qu'un seul point des perles de l'âme.

1. *Savt* signifie tendre ; il s'agit d'un mode musical particulier réservé aux sentiments amoureux.

Si le pauvre Machrab tournait comme le vent,
J'aimerais que, noirs et ivres, tes yeux me suivent.

Il la suivit. Elle arrêta son cheval, dit à sa gouvernante :
« Vois-tu ce vagabond, jamais je n'en ai vu d'aussi audacieux : il dit qu'il m'aime... »

La gouvernante : « Princesse, ce vagabond est bien bizarre!... »

La fille : « Si ton amour est véritable, dis un poème sur mon chapeau ! »

Shah Machrab déclama : « Voyant le chapeau de son aimée, le cœur affolé s'agite... le *karkara*¹ est sur sa tête un filet pour l'oiseau de l'âme². »

Puis, aussitôt après, il improvisa un *ghazal*...

Où est ma coquette kalmouk³ à la tendresse charmante, aux regards en coin, d'infidèle ?

Où est mon chapeau d'étoiles aux yeux mongols, aux cils comme flèches ?

1. Le *karkara* est à la fois le nom d'un chapeau très brodé et riche des nomades kirghiz et le nom ouzbek de la huppe.

2. Ces deux vers sont une citation du grand poète persan Hafiz (Schems-ed-din-Mohammed) qui vécut vers 1320-1389.

3. Les Kalmouks sont des nomades mongols.

J'erre en quête d'un amour aux cils noirs, si joueurs...
Où est ma vraie Kalmouk d'origine kirghiz aux guêtres de
tulipes?

Boutons et roses ne s'ouvriront pas, l'automne les fera
jaunir :

Où est mon jasmin qui pleure fleurs et boutons?

Mon cœur, rouge de larmes de sang, se couvre de flétris-
sures...

Où est ma belle au corps d'argent, aux tétons purs?

Mon aimée met le feu de l'amour à l'âme de Machrab,
Son cœur est devenu tison, où donc est cet éclair qui sait
briser le feu?

La fille dit : « Si tu m'aimes, adopte ma religion et tu me trouveras ! »

Machrab : « Incroyante ! Pourtant, si Dieu t'oblige à dire cela, il m'oblige aussi à venir ici : que faire ? »

Puis il déclama :

Est-ce toi qui, jouant l'espiègle coquette, pris mon âme ?
Où, dans mon corps, sont mon esprit, mon âme ?...

De tous côtés, le vent de ton amour me fait tourner la tête,
Es-tu un saule tremblant dans le jardin de l'amour ?

Je n'ai pas bu du vin de notre rencontre mais la flèche de la
malédiction m'a blessé...

Est-ce toi qui, par ton absence, m'as rendu semblable à la
terre ?

Cherchant les ornements de ta beauté je n'ai trouvé ni perle
ni diamant...

Est-ce toi qui, dans tes yeux, découvris un pareil gisement de
perles et de rubis ?

Flambeau, illuminant de ta beauté le festin du peuple,
Est-ce toi qui, comme avec des flammes, tortures mon âme
d'absence?

Tu ne t'es souciée ni de mes souffrances, ni de mes
douleurs... Comme un bouton de fleur, tu as ouvert la
bouche :

Pour ceux du jardin du plaisir es-tu un sourire de rose?

J'ai avancé comme l'ombre attachée aux traces de tes pas...
Tu ne t'es pas arrêtée une fois pour me regarder... Est-ce toi
qui as une silhouette de cyprès?

Pour chasser les cœurs, tu jouais du fouet de tes tresses :
Est-ce toi qui, d'un charme, m'as fait perdre sagesse et
conscience?

Toujours furieuse, vite, comme une lame, tu pénètres
Machrab...

Est-ce toi qui démembras mon corps et le donnas aux
chiens?

Réjouie par ces paroles, la fille dit à sa gouvernante :
« Mène ce vagabond à Kukchir Djaylahou¹ qu'il y fasse
paître mes trois cents dromadaires!... »

Ainsi, trois ans durant, buvant de l'eau de pluie, mangeant
des racines, Machrab fit paître des dromadaires. Ce qu'il
voulait, ce n'était pourtant pas être aimé de cette infidèle,
mais la sauver de l'enfer.

Devant la bougie brillante qu'est cette belle idole, je suis un
mendiant,
Je veux être sacrifié à ce néant réfléchissant le feu.

Ma belle idole, buvant du vin, découvrant son visage,
Incendia le parterre du paradis !

D'un seul de mes cris je fais Leila et Medjnoun
Et, comme feuilles, vagabonde parmi les boucles de cette
belle idole...

1. Pâturages d'altitude.

Si je possédais cent âmes, je ne les lui refuserais pas :
Tremblant, je veux donner ma vie pour ses cils de fusain.

Qu'un ascète boive de ce vin d'amour,
Enivré, il n'ira plus à La Mecque mais au cabaret !

Machrab, quels chasseurs de malheur font ces boucles :
Devant leur nid le monde de la foi s'anéantit.

Un jour Kountadji, son père, ordonna à la jeune fille de faire revenir le vagabond. Elle alla trouver Machrab...

Voyant venir la belle, il improvisa...

Que tu veuilles ou non le croire, tu es mon aimée,
Ma foi est pleine de sang, que tu veuilles ou non le croire !

En ton absence, le couchant de la tristesse fait rôtir la
brochette du ciel

O mon aube, que tu veuilles ou non le croire !

J'ai soudain désiré les pointes de tes boucles,
O couronne de ma tête, que tu veuilles ou non le croire !

A cause de la tristesse née du rubis de tes lèvres, mon cœur
s'est empli de sang comme un bouton de roses...

O feuille humide de rosée, que tu veuilles ou non le croire !

Le poison de l'angoisse de notre séparation me conduit à la
mort

O lèvres de miel, que tu veuilles ou non le croire !

Machrab est un éclair mendiant ce soleil rayonnant
Qui efface sa trace... Que tu veuilles ou non le croire !

La fille dit : « Vagabond, tu as raison, ton Dieu est le vrai Dieu, mais adopte quand même ma religion et parle-moi de ton amour. »

Shah Machrab : « Incroyante, deviens musulmane, professe : “ Il n’y a pas d’autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète ! ” »

Elle : « Vagabond, adopte d’abord mes croyances !... Je possède un secret... »

Machrab, voyant que les paroles de cette fille étaient raisonnables, descendit de son dromadaire et lui baisa les pieds.

Elle : « Voyez, il s’est converti à ma religion ! »

Machrab, levant la tête : « Incroyante, j’accepterai tout ce que tu diras ! »

Puis il déclama un *ghazal*...

Me torturant moi-même du feu de ton amour, je veux brûler
à tout instant,
Je veux être papillon autour de la bougie de ta beauté.

Si, des flèches de tes cils, tu verses mon sang,
Je voudrais, ô beauté, en peindre le monde !

Si je regardais un visage autre que le tien, un autre sourcil,
Je voudrais, avec un poignard, crever mes yeux de ma main.

Si, par pitié, cette voleuse de cœur entrouvrirait son voile,
Je voudrais, mes amis, comme un malade, regarder jusqu'à
plus soif.

Je suis parti assoiffé dans les steppes de l'amour,
O échanton, verse le vin de notre rencontre : je veux boire à
ma soif!

A cause de toi, voleuse de mon cœur, Machrab renonça aux
deux mondes...
Plains-moi, ô beauté, je veux aller à ta rencontre.

Quand la fille et son père se convertirent enfin à l'islam, Machrab partit avec elle au village Mouchon. Un matin, au réveil, la terre était couverte de neige à hauteur des genoux : l'imam ne vint pas à la prière. Les villageois étant prêts, ils demandèrent à Machrab d'être l'imam.

Machrab monta au *mih râb*¹, lut la première sourate : « *Al fatiha...* » Puis, au lieu de la seconde, deux vers de Hafiz : « Comme la fleur ne quitte pas le jardin au printemps... ô Dieu, fais que nul ne quitte ses amis... »

Puis il dit : « Allah est grand... », posa sa tête sur le tapis de prière et, pendant autant de temps qu'il en faut pour préparer le pilaf², ne la releva pas. Les fidèles entendirent bientôt des ronflements qui venaient du *mih râb*.

Un jeune homme dit : « C'est un fou que nous prenons pour prophète !... »

Certains redirent leur prière, d'autres prolongèrent leur sommeil. Enfin, après la prière, ils se relevèrent.

1. Siège surélevé placé dans la direction de La Mecque sur lequel s'installe l'imam pour conduire la prière.

2. Plat traditionnel ouzbek, à base de riz garni de légumes et de viandes. Sa préparation demande plusieurs heures.

Quelques-uns interrogèrent Machrab : « Maître, nous avons trouvé votre conduite étrange, vous n'avez pas lu la seconde sourate après la première, mais deux vers de Hafiz, puis vous vous êtes incliné... »

Shah Machrab : « Les anges saluèrent-ils Adam une fois ou deux ? »

Eux : « Une fois... »

Shah Machrab : « Comme Dieu, le vrai salut est unique... Puis j'ai lu deux vers de Hafiz parce qu'à la fin des temps les lettres du Coran s'échapperont à la fois du livre saint et de vos cœurs. Alors vous lirez du Hafiz et prierez. »

Puis il ajouta...

A cause des soupirs de mon cœur, ascète, ta mosquée et son *mihrab* ont brûlé

Si tu ne t'enfuyais pas avec tes chapelets d'écaille, tout brûlerait.

A la prière, ne fais pas trembler la plume de ton chapeau,
Ne regarde pas ce lieu où je vais, ô Gabriel, tes plumes brûleraient.

Si ton visage de rose n'est pas au paradis je soupirerai tant
Que l'arbre du paradis s'anéantira dans le feu, que brûlera la source Kavçar¹.

Quand je veux du vin rubis, mon aimée, ne m'en offre pas :
Au feu de mes soupirs son enfer brûlera.

1. Source du paradis.

Machrab, pauvre mendiant, ne parle pas tant d'elle,
Sois modeste!... Sur cette voie tu brûleras de la tête aux
pieds.

Cet hiver-là, il voyagea encore plus loin.

Un voyou le suivait, pensant que le chemin pour Andijane était long, que Machrab mourrait de froid, qu'il pourrait lui voler le Coran marqué du nom sacré d'Ofouk Hodja. Machrab savait le désir de ce voyou...

A Oksolur, il ramassa des branches, les enflamma et s'assit sur le feu.

Puis il interpella le mauvais garçon : « Où vas-tu ? viens ici ! »

Celui-ci : « J'ai entendu dire que vous alliez en terre d'islam, je veux être votre compagnon. »

Shah Machrab : « Viens ici ! »

Le mauvais garçon : « Je brûlerai !... »

Shah Machrab : « Hypocrite, tu ne t'intéresses qu'à mon Coran ! Approche... tu es venu dans l'espoir de t'en emparer : si tu le mérites, tu peux t'asseoir avec moi. »

Il sortit alors du feu, donna son Coran, et dit : « Ne révèle ce secret à personne ! »

Il s'éloigna en déclamant...

Dans le désert de l'âme, j'installe le territoire du cerf de la tristesse.

Là où, du penne de tes yeux tu tires tes flèches, faisant éclore des tulipes, j'installe mon jardin.

Pour venir à moi, les hommes de l'amour empruntent ce chemin :

J'installe mon territoire en tous lieux où s'épanouit la fleur de la joie.

Je pleure comme il pleut au mois d'avril...

Pour toi, comme un rubis du Yémen, j'offre la pierre de mon cœur.

Je voudrais que l'oiseau de mon cœur¹ ne quitte pas celui de ton soleil :

A son cou, à ses pattes, je fixe une chaîne de cheveux.

Si les fleurs de ton regard fleurissent dans mon âme,

A quoi bon, sur mon chemin, cueillir capucines et jasmins ?

Il se peut que je m'enflamme au feu de la souffrance

Et, de mon corps, fasse un bûcher fougueux comme un cheval.

En amour, pour les hommes de cœur, l'amour n'est pas le mal :

Des perles de mon âme, je fais mon territoire, mon cœur et ma vie.

1. Dans la poésie classique ouzbek, l'âme est très souvent comparée à un oiseau.

Machrab, ta parole a un parfum de vérité
Et pour ton corps de sang tu tailles un linceul dans la robe de
l'amour.

Récitant ce *ghazal*, il regarda derrière lui et demanda aux gens qui le suivaient : « Qu'emportez-vous ? »

Ils répondirent : « De la chapelure¹ : la route est longue et sans cela nous ne pourrions en venir à bout. »

Machrab : « Imbéciles, jetez-la, si Dieu donne à la ville, ne peut-il donner dans la steppe. »

Ses compagnons de voyage jetèrent leurs provisions. Ils marchèrent trois jours sans manger et finirent par tomber de faim.

Machrab, riant : « Frères, le Prophète a dit : cherche d'abord un ami puis pars sur la route... Je vais vous faire du khalva². »

Ses compagnons s'assirent, pensant : « Ici, dans la steppe, il n'y a ni huile, ni bois, ni tournesol, ni casserole. Machrab est un vrai saint. Voilà pourquoi notre maître nous a ordonné d'être ses compagnons ! »

1. Les voyageurs orientaux emportaient du pain sec émietté pour le manger après l'avoir fait gonfler dans un peu d'eau.

2. Il s'agit ici de khalva liquide, mélange de graines de tournesol et de sucre écrasé dans de l'huile.

Machrab s'éloigna, mit quelque chose dans les coupes :
« Mangez cet excellent khalva ! »

Examinant les coupes, les compagnons pensèrent que Machrab était fou car ce qu'il leur donnait, c'étaient des excréments. Aussi refusèrent-ils de manger. Ils se dirent que si, pour être saints, ils devaient manger ça, alors ils ne voulaient pas être saints.

Cependant, l'un d'entre eux, très jeune, dit : « Maître, je vais manger ! »

Shah Machrab : « Très bien, ferme les yeux et mange ! »

Quand il commença à manger, Machrab dit : « Ouvre les yeux ! »

Le jeune homme vit alors qu'il mangeait du sucre et du miel... Aussitôt, il atteignit la perfection spirituelle et entendit, seul, ce *ghazal* !...

La souffrance de mon étrangeté a longtemps tourmenté mon
cœur,
L'a découpé en morceau, a détruit mon âme...

La souffrance de notre séparation a déchiré ma poitrine, l'a
écrasée,
Elle a torturé mon pauvre corps, le faisant devenir terre...

Buvant une coupe de mon étrangeté, je la choisis...
Quel mal fait à mon âme son œil ivre !

J'étais fou, je me promenais délirant, je n'ai pas vu mes
fautes :
Sur les marchés du monde, son amour m'a rendu honteux.

Ne sois pas désespéré, Machrab, même si tu as péché :
L'océan des excuses est pour les esclaves pécheurs !

Machrab arriva à Modou¹. Les Kirghiz dirent qu'il était un espion et l'arrêtèrent. Chacun d'entre eux prit une poignée de paille... On plaça Machrab sur une meule pour y mettre le feu. Mais, bien qu'il y ait beaucoup de vent, le feu ne voulut pas prendre.

Devant ce miracle, pris de remords, les Kirghiz pleurèrent et tombèrent aux pieds de Machrab en lui demandant pardon.

Parce que je suis le plus grand ivrogne du monde, donne
l'enfer pour moi seul
Toujours ivre, jamais sobre, donne l'enfer pour moi seul !

Que, sur le chemin de la vérité, je marchande le sens,
Ou que je sois satisfait de ton verdict, donne l'enfer pour moi
seul !

Qu'au nom de Dieu j'acquièrè un cœur d'ascète
Ou l'esprit d'Abraham, donne l'enfer pour moi seul !

1. Lieu-dit en Kirghizie.

Qu'au Jugement dernier je crie et, ouvrant mon cahier au
Prophète,
Je dise mes plaintes à l'absolu, donne l'enfer pour moi seul !

Qu'à tout moment, ouvrant la blessure de mon cœur, je
supplie :
« Escalade les montagnes d'ignorance... », donne l'enfer
pour moi seul !

J'ignore mes vers, j'ignore mon origine,
Mes atomes emplissent le monde, donne l'enfer pour moi
seul !

Je suis l'universel message d'amour, la lumière parfaite de la
grâce,
Je me moque de la résurrection, donne l'enfer pour moi seul !

Sommet de la vérité, je suis qui connaît le monde,
Par la faute du ciel, je suis plein de plaintes, donne l'enfer
pour moi seul !

Je veux tenir l'ourlet de la robe de la souffrance, donne-moi
la bonté,
Je veux frapper l'amour encore vert, donne l'enfer pour moi
seul !

L'écho répond : « Machrab, je t'offre le paradis... »
Arrête-moi ici, donne l'enfer pour moi seul !

Machrab dit alors : « Kirghiz, n'essayez pas de me brûler : mon essence est déjà cendres, mon image seule va de par le monde. »

Puis, récitant un *mourabba*¹, il quitta les Kirghiz...

Je veux glorifier Dieu,
Arriverai-je un jour à mon aimée ?
Mes larmes toucheront-elles sa tendresse,
Arriverai-je un jour à mon aimée ?

Dans mon malheur, j'ai vu la souffrance,
Les amants sans pitié ont vu la fidélité,
Inquiète-toi de mon état, donne-moi un remède...
Arriverai-je un jour à mon aimée ?

Je gémis comme un rossignol,
J'ai rédigé le cahier de l'amour,
Un instant je veux réjouir mon cœur...
Arriverai-je un jour à mon aimée ?

1. Enchaînement de quatrains de rime *abcb dddb eeeb...* avec reprise du deuxième et quatrième vers du premier quatrain en refrain. Il s'agit d'une variante de *ghazal* à rime intérieure.

Avec mon amour pour toi j'ai passé mers et montagnes,
Quand aurais-je mérité de te rencontrer?
Les cœurs sont pleins de maux et d'offenses...
Arriverai-je un jour à mon aimée?

La mer de la tristesse soulève ses vagues,
Dans mon amour pour toi je sanglote, hurle comme mille,
Ma belle est passée comme un cyprès souple...
Arriverai-je un jour à mon aimée?

Les gens de la séparation sont venus qui m'ont pris par le col,
Mon cœur s'est déchiré aux épines de l'angoisse
Et sous leur blessure j'ai crié...
Arriverai-je un jour à mon aimée?

La bougie de notre séparation brûle dans mon cœur,
Mes larmes coulent sur ma poitrine,
Resté innocent, Machrab s'éveille...
Arriverai-je un jour à mon aimée?

Arrivant à Andijane où habitait sa mère, il pensa :
« Machrab, depuis ton départ, dix-huit ans ont passé, vois
d'abord si ta mère est vivante... »

Il s'approcha lentement de la porte de sa mère, regarda
dans la cour.

Lentement je vais au matin, lentement, sur son seuil
Lentement, je frotte, lentement, mes yeux de la poussière de
sa porte.

Cette fille espiègle passe pas à pas et, infidèle, ne me regarde
pas
Ainsi lentement, la vie infidèle, passe lentement.

Ce n'est pas sa faute si ma petite belle parle de façon amère
Quand passent les saisons, lentement les fruits, lentement,
s'adoucissent.

Ta beauté s'accomplit, du duvet pousse sur ta lèvre
Lentement au printemps, les herbes poussent, lentement.

Machrab, triste, veut contempler ton visage de fleur mais
Il ne peut le voir et, lentement, s'installe lentement dans les
pleurs.

La lumière était claire. Sa mère était assise pleurant son fils, ses cheveux avaient blanchi, ses yeux étaient aveugles. Il l'écouta prier : « O Dieu, pendant dix-huit ans tu as caché mon fils, montre-le-moi tant que je suis en vie et j'accepterai que tu prennes mon âme. »

Machrab se montra alors...

Je viens contempler ta beauté, mère aimable
Ma mère au corps de sang, au cœur qui ne bat plus pour moi.

Le mouvement des astres m'a déporté dans le désert du Hotan,
Ma mère, je t'en prie, entends mes paroles.

Tu es si aimable, tu es le calme de mon esprit, mon dernier lien entre les deux mondes
Ma mère, mon enfer et mon paradis.

Un être aux yeux ensorceleurs m'a ruiné en ce monde,
Ma mère, son corps est un cyprès et ses sourcils la lune.

La douleur qu'elle me cause pèse sur ma tête : je suis le
rossignol ivre dans le monde nocturne,
Je suis le coucou qui compte, ma mère.

Le feu de cet amour m'a détruit, il a fait de mon cœur une
chair calcinée
Il m'a détruit et détruit le jardin de mon monde, ma mère.

Mon Dieu, pardonnez les péchés de Machrab,
Ma mère en est la cause, ô ma mère.

Sa mère s'évanouit... Revenant à elle, elle dit : « Mon fils, je ne peux trouver la poignée de la porte, donne-moi l'ourlet de ta robe, que je le pose sur mes yeux. »

Machrab le lui donna : les yeux de sa mère s'ouvrirent. Elle vit son fils :

« J'accepte, Allah, que tu prennes mon âme », et elle rendit son âme à Dieu.

Quarante jours durant, Machrab lut le Coran sur la tombe de sa mère puis repartit courir le monde.

Pas un seul instant je n'ai quitté la pensée de la tristesse,
Pas un seul instant je n'étais parmi les sectes de religieux...

Que le créateur me dise : « mon esclave ! »
Car tant qu'il ne l'a pas dit je n'ai pas fait le bien !

Voyez cette paille, même elle pense beaucoup à la vérité,
Quel ignorant je suis qui ne vaux pas plus qu'une paille...

**O Machrab, ta vie passait en vain sans que tu saches,
Hélas ta vie passait et tes yeux n'étaient pas humides!...**

Il atteignit Khodjand ¹. Le gouverneur en était Akboutabi.

Shah Machrab s'installa dans une fumerie d'opium où tous les habitants vinrent le voir. Ils découvrirent un grand mendiant au visage rouge, aux yeux écarquillés, aux cheveux hirsutes longs jusqu'à la taille, suivi d'un chien portant un collier d'or, et qui se noyait dans le vin de l'amour. Ils en furent très surpris ; aussi la nouvelle de sa venue parvint à Akboutabi qui le fit chercher.

Alors Machrab chanta :

Veux-tu me tuer ou veux-tu me brûler ?

Veux-tu, sur ma tête, faire peser cent mille malheurs ?

Rendant tes yeux impitoyables, en faisant des bourreaux,
Veux-tu ne t'inquiéter de mon état que dans la langue du
Cachemire ² ?

1. Ville du Tadjikistan, dans la vallée de Ferghana.

2. « Parler en langue du Cachemire » signifie : de façon incompréhensible.

En me montrant parfois un visage pareil aux cent mille
jardins du monde,
Veux-tu que j'aïlle enfin à la Kaaba de ton désir ?

Jetant le ciel à terre, me déshonorant,
Veux-tu, comme à un oiseau, m'arracher ailes et plumes ?

Frappant sur les *tablas*¹, m'offrant un morceau de viande,
Veux-tu que je me pose sur ton poing comme le faucon du
néant chassant l'oiseau du cœur ?

Victime de l'amour, quand je mourrai, ne me couds pas dans
un linceul,
Veux-tu remplir mon sein de sang rouge ?

Comme Mansour Halladj, veux-tu, en me donnant du vin
sacré,
Me traîner à la potence ?

En récompense de mon amour, tu as tant jeté de souffrances
et de mort sur ma tête...
Veux-tu encore brûler Machrab aux feux de l'amour ?

1. Instrument de musique à percussion qui, à la chasse, sert à exciter les
faucons.

L'envoyé d'Akboutabi vint à Machrab : « Vagabond, mon maître te demande ! »

Shah Machrab : « Qui est donc cet Akboutabi dont je me moque... » Et il brisa son *saz* sur le sol.

Effrayés, tous les assistants se levèrent pour se cacher. Machrab ramassa alors les morceaux de son *saz* et chanta :

Amant est qui, en son cœur, conserve les secrets
Et, sur sa route, peut détruire tout ce qu'il possède au monde.

Tant que le mal ne t'atteint pas, nul remède...
Ainsi le médecin interroge de nombreux malades !

Même si je suis un pécheur, je ne suis pas désespéré par la porte :
Pour une seule rose, il faut donner de l'eau à cent mille épines...

Un cœur angoissé ne peut atteindre le but ultime,
Pourquoi mettre dans son cœur un ennemi menteur ?

Tant qu'en ton cœur n'est pas la lumière de la foi,
Tu peux, soufi, échanger ton turban contre un seul souffle.

N'attache pas, à ce monde, la pureté de ta sagesse,
Couvert de poussière le cœur ne peut voir qu'il aime...

Si tu veux être grand comme un saint,
Machrab, ne manque jamais en ton cœur de pardon !

Le messenger revint chez Akboutabi et dit : « Ce derviche vous insulte ! »

Akboutabi : « J'ai entendu dire qu'il agit ainsi avec tous ceux qu'il aime... c'est bien, il faut donc que j'aille le voir... »

Il prit un grand mouton, neuf pains, un vêtement luxueux et alla voir Machrab. Il descendit de cheval, s'inclina devant lui.

Machrab : « Akboutabi, n'aurais-tu pas pu venir plus vite ? Maintenant je dois aller chez toi. »

Il abandonna le mouton et le pain à la fumerie d'opium, mit le vêtement et partit chez Akboutabi. La foule les suivit. Akboutabi envoya quelqu'un préparer pour Machrab un lit fait de sept matelas de tissus d'or. Quand Machrab arriva, il s'assit sur les matelas et pissa.

Akboutabi : « Seigneur, nous avons installé ces matelas pour vous honorer et vous urinez sur eux?... »

Shah Machrab : « Je devais le faire sur ces matelas, sinon aurais-je dû pisser sur toi ? »

Akboutabi : « Que voulez-vous dire ? »

Machrab : « Akboutabi, de quoi as-tu été créé ? »

Akboutabi : « De poussière... »

Machrab : « Puis-je pisser sur ton être ? »

Akboutabi, surpris, demanda : « Puis-je être votre disciple?... »

Machrab lut un *ghazal*...

Sur les souffrances du cœur, interroge l'aimée au cœur brisé...

Sur les brûlures du feu de l'amour, interroge celui qui a le cœur en cendres...

En quelle langue parler de notre séparation? Mon aimée,
Interrogeant un insomniaque, verse chaque soir les larmes
de sang de tes yeux...

Sur l'état de celui qui quitte souvent sa protectrice,
Interroge-moi, mendiant qui pleure et soupire à l'aube...

Sur le destin des amants malheureux,
Interroge le temps de la potence où Mansour ivre fut
pendu...

Avalant son sang, Machrab verse à tous moments des larmes
de souffrance...

Sur le pardon au Jugement dernier interroge Celui qui
pardonne!

Machrab partit ensuite pour La Mecque mais renonça en route et s'arrêta à Bandai Sourat¹. Aucun voyageur ne pouvait y entrer, car sur ses portes était fixé le portrait d'une fille si belle que tous ceux qui le voyaient en tombaient amoureux.

Machrab récita un *moukhamass*...

Ma belle est une Kalmouk au visage fleuri,
Ses sourcils courbes courent en tous sens,
Ses yeux, rapides comme des glaives, me font signe...
Quand ses lèvres rouges sourient,
Dans ce sourire-rubis paraissent des perles.

Portant au cou des colliers de perles et de rubis,
Elle s'habille de robes de velours et d'or;
Brûlant des fumées de musc comme des fleurs d'amandiers,
Elle met pour son sommeil des oreillers de velours sous sa tête;
En jouant ses mains embrassent comme serpents.

1. Ville imaginaire dont le nom signifie « prisonnier des images ».

Enfilant sur son corps blanc des robes fleuries de tulipes,
Elle projette de tous côtés ses quarante tresses ;
Au royaume de son cœur brûlant, de l'éclair de ses yeux,
Le diamant tombe sur une épée de souffrances qui égorge son
amant...

Des fleurs multicolores poussent au jardin de ses rêves.

Leurs fillettes ont le corps tendre comme les tiges hésitantes
des fleurs,

Certaines sont à l'image du ciel même, d'autres sont
musiciennes,

Steppes et déserts sont devenus leur lieu de vue et de vie...

Amants et aimées atteignent leurs outs

Quand ils découvrent ces fleurs des déserts et des steppes.

En ce monde, le début du plaisir est une faute,

La fin de cette faute, le mal ;

Le but du chemin de la foi est la lumière absolue :

Les ascètes ne sont pas respectés à la mesure de leur vérité...

Pour Machrab, le vagabond, l'aimée est proche !

Machrab regarda négligemment le portrait et, récitant un *ghazal*, quitta la ville...

Elle a fait la coquette, j'ai regardé :
A cause de sa coquetterie j'ai vendu ma foi et le monde !

Mon aimée dit : « Je ne crois pas à ton amour ».
J'ai ouvert mon cœur du tranchant de l'indifférence.

Voyant, de la terre, son faucon dans le ciel,
Comme l'oiseau de l'âme je tremblais dans la forteresse de
mon corps.

Comme Fahrad dans les montagnes de la tristesse, je
souffrais ;
La pioche du mal a frappé ma tête et je suis tombé...

Machrab, égaré je rôdais par les chemins...
Ce visage de lune apparut, se montra à moi : je ne lui ai
accordé qu'un coup d'œil...

Enfilant sur son corps blanc des robes fleuries de tulipes,
Elle projette de tous côtés ses quarante tresses;
Au royaume de son cœur brûlant, de l'éclair de ses yeux,
Le diamant tombe sur une épée de souffrances qui égorge son
amant...

Des fleurs multicolores poussent au jardin de ses rêves.

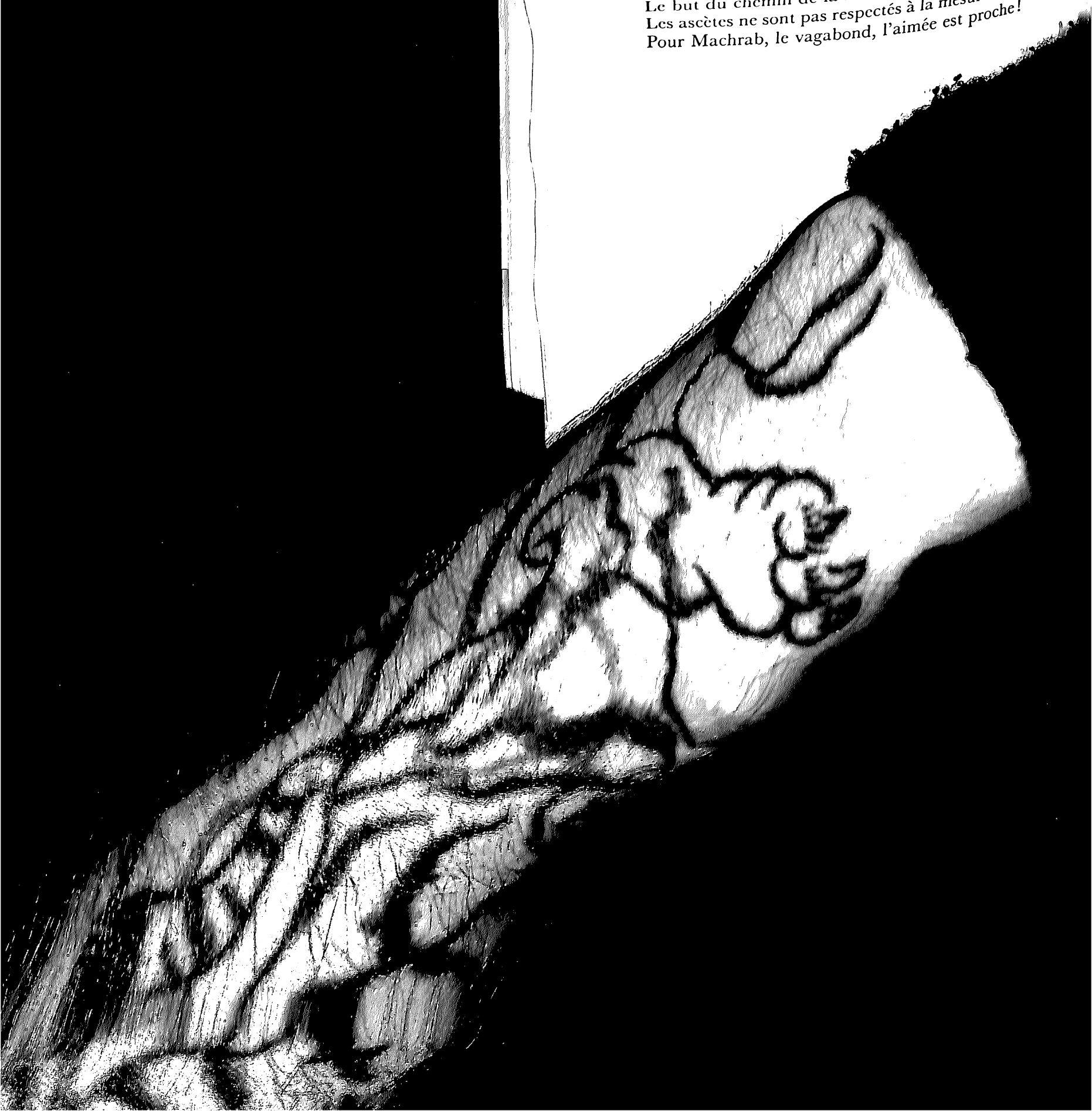
Leurs fillettes ont le corps tendre comme les tiges hésitantes
des fleurs,
Certaines sont à l'image du ciel même, d'autres sont
musiciennes,

Steppes et déserts sont devenus leur lieu de vue et de vie...

Amants et aimées atteignent leurs outs

Quand ils découvrent ces fleurs des déserts et des steppes.

En ce monde, le début du plaisir est une faute,
La fin de cette faute, le mal;
Le but du chemin de la foi est la lumière absolue:
Les ascètes ne sont pas respectés à la mesure de leur vérité...
Pour Machrab, le vagabond, l'aimée est proche!



Machrab regarda négligemment le portrait et, récitant un *ghazal*, quitta la ville...

Elle a fait la coquette, j'ai regardé :
A cause de sa coquetterie j'ai vendu ma foi et le monde !

Mon cœur ne se souvient pas à ton amour ».
C'est le fruit de l'indifférence.

Machrab partit pour l'Inde.

Quand Abdul Gazi Khan, gouverneur de l'Hindoustan, apprit que Shah Machrab était là, il lui envoya un de ses serviteurs : « Machrab, le roi te demande ! »

Machrab : « Qui est ce roi Abdul Gazi ? »

L'envoyé rapporta ces paroles à son maître.

En colère, Abdul Gazi Khan dit : « Savants, courtisans, je suis un descendant de Timour, que faut-il faire à cet homme qui me méprise ? »

Les savants : « Le jeter aux éléphants ! »

Le roi ordonna que ses gens se rassemblent, fit arrêter Machrab et amener un éléphant. Soixante-dix-huit hindous le tenaient par des chaînes de fer.

Machrab dit : « *Allah akbar...* » puis donna un coup de pied à l'éléphant qui s'enfuit si loin que personne ne le vit plus jamais.

Le roi donna alors à Machrab beaucoup d'or et sept vêtements eux-mêmes tissés d'or : « Pardonnez ma méchanceté, mais je ne vous connais pas, qui êtes-vous ? »

Machrab dit un *ghazal*...

Inutile d'attacher mes mains, mes pieds...
J'accepte la mort, je n'ai pas la patience de durer...

N'essaie pas, par force, de me couper la tête,
Arrête de verser le sang des hommes... ce n'est pas juste !...

La vie est comme l'éclair des événements, l'ignorant ignore
Que lunes et soleils ne sont pas faits un seul instant pour son
plaisir.

Si les armées sont sanguinaires, où sont patience et plaisir ?
Fous et vagabonds interdisent le repos des rois !

Machrab, je te félicite pour ton sang rouge,
Tu fais bien, il est bien que tu donnes ton âme !

L'ennemi d'Abdoul Gazi Khan s'appelait Ciakhpouch et ils se battaient sans cesse. Abdoul Gazi Khan était inquiet car son fils, très courageux, luttait toujours jusqu'à sa dernière flèche.

Il présenta son fils à Machrab : « Priez pour me le garder en vie ! »

Machrab : « Apportez-moi une feuille de papier et un crayon... »

Shah Machrab écrivit trois fois son nom. Le roi prit cette feuille sur laquelle il ne vit ni sourate, ni hadith¹. Il demanda : « Pourquoi n'avoir écrit que trois fois votre nom ? »

Machrab : « Ignorant... donne-moi une poule ! »

Le roi s'exécuta. Machrab mit son talisman au cou de la poule et fit tirer trois flèches sur elle : aucune ne l'atteignit. Devant ce miracle, Abdoul Gazi Khan donna un sac d'or à Machrab qui le délaissa. Puis il partit pour Boukhara. En chemin il chantait...

1. La tradition est d'inscrire, sur les talismans, des sourates ou des hadiths du Prophète.

Fais-moi un signe, aujourd'hui je suis sans mains et sans
pieds,

Ma vie a passé, hélas, je suis aujourd'hui aveugle et perdu !

Ma route est dangereuse, mon but lointain, ma vie a passé
pour rien...

Je suis parfois illuminé, parfois croyant, parfois incroyant
comme aujourd'hui...

J'ignore quelle est ma patrie...

Je suis, comme aujourd'hui, parfois un intermédiaire, et
parfois sans abri...

Machrab, ton cœur renferme beaucoup de mots mais où est
la grandeur de ta vie ?

Tous, aujourd'hui, disent que tu ne penses qu'à des choses
vaines !

Parvenu à Boukhara, Machrab se rendit dans une mosquée de quartier dont l'imam lui ferma la porte au nez ¹.

Machrab : « Ne ferme pas, je suis en voyage et voudrais dormir ici. »

L'imam lui donna la clef. Machrab entra. Il vit que les tapis de prière étaient installés, il attacha son âne au *mihirâb* et s'installa sur le *minbar*². L'imam revint à l'aube et, stupéfait, entendit un ronflement dans la mosquée. Il alluma une lampe et vit l'âne blanc attaché au *mihirâb*.

Il pensa : « Les ennemis de la foi ont attaché là cet âne... » et il le frappa de son bâton. L'âne était attaché par des chaînes ; il le détacha, le rattacha à un arbre et rentra dans la mosquée. Il vit alors le mendiant couché dans le minbar.

L'imam : « Qui es-tu, derviche ? Réveilles-toi, c'est l'heure de la prière ! »

Il répéta ces mots trois fois, mais le mendiant ne leva pas la tête. En colère, l'imam le frappa plusieurs fois. Silence...

L'imam : « Derviche, au nom de Dieu, lève la tête ! » Shah Machrab obéit.

1. Les mosquées servent aussi parfois de lieux d'hébergement pour les voyageurs.

2. Tribune où l'imam se place pour les lectures ou les commentaires du Goran.

L'imam s'étonna car de ses yeux coulaient deux fleuves de larmes : « Derviche, pleurer est bien, mais pourquoi as-tu attaché ton âne au *mihrâb* ? »

Machrab : « Vous priez toujours en plaçant devant vous vos chaussures d'un sou, j'ai acheté mon âne quinze pièces d'or, ne puis-je craindre qu'on me le vole?... »

Les souffrances de l'amour s'amoncellent sur ma tête,
Les hommes sont honteux de venir vers moi,

Pour mon amour je pleure du sang :
Les sept climats¹ se sont noyés dans mes larmes...

L'ascète s'incline devant son *mihrâb*,
Moi, devant celui de ses sourcils !

Mon aimée, refuse la colère,
Pardonne-moi, cœur de pierre !

Le fanatique renverse le vin de l'échanson,
Sa sagesse ne peut comprendre mon confident...

Même si, chaque jour, tu m'infliges cent mille tortures, je
t'aimerai :

Pèse ma tristesse au poids de ma patience !

Pourquoi, une seule fois,
En étonnant Machrab, n'es-tu pas venue vers moi ?

1. Pour les musulmans, la terre est divisée en sept climats.

Les gens se rassemblèrent à la mosquée. Les mollahs, apprenant le comportement de Machrab, dirent : « Lève-toi, nous te conduisons chez Mavlana, le chérif! »

Machrab : « Amis, si vous amenez mon âne j'irai avec vous! »

On le lui amena. Sur le dos de son âne il chantait...

Mendiant du marché de la science,
Pièce dans le cabaret de l'amour de la vérité,

Ornement et guide du peuple de l'amour,
Qu'il crie et le monde s'enflamme!...

Je n'ai pas saisi deux mondes dans mon regard,
Moi, surpris par son visage...

Elle détruit l'abri de mon cœur,
Ruíne les royaumes de mon corps.

J'ai tout refusé de l'amour,
Moi, étranger à ce monde et à l'autre.

Faisant de Machrab un mendiant courbé,
Le noir de ses sourcils s'incline lourdement...

Un mollah vint le frapper dans le dos en disant : « Derviche drogué, tu ne respectes aucune règle, pourquoi t'asseoir sur ton âne en regardant sa queue ? »

Machrab : « Je veux être agréable à tous ces mollahs qui me suivent... »

Je t'ai donné mon cœur infidèle,
Mon cœur brûlé par tes souffrances et tes tortures.

Plains-moi, ma tendre,
Je suis toujours au centre de cent mille douleurs.

Je souffre pour trouver le plaisir,
Si tu me tourmentes, je me plaindrai à Dieu...

J'étais malade de ton amour, qu'y faire ?
Patient devant la souffrance, j'accepte mon destin.

Les flèches de tes cils pénètrent mon cœur,
Tout à coup entre nous s'insère la froideur d'un mot...

Grâce à toi, Machrab refusa ce monde,
Mais tu ne plains pas ce pauvre vagabond malheureux !

Il arriva chez Mavlana, chérif de Boukhara. « Reste ici cinq ou six jours », lui proposa ce mollah.

Machrab : « D'accord... si vous me donnez quelques leçons. »

Shah Machrab suivit les « Commentaires sur le Coran » du chérif. Chaque jour il en lisait une page puis, regagnant sa chambre, la découpait avec des ciseaux, en bourrait sa pipe et la fumait.

S'en étant aperçus, plusieurs mollahs en parlèrent à Mavlana : « Pourquoi, Machrab, ne répétez-vous pas vos leçons mais en bourrez-vous votre pipe pour les fumer ? »

Machrab : « Quelques-unes de ces pages ne pénètrent pas mon cœur, je les ai avalées car je ne voulais pas qu'écrits et papier disparaissent. »

Quand un homme souffre, l'humidité vient à ses yeux...
Tous ceux qui cherchent la joie ici-bas, trouvent la tristesse.

Ouvrant le cahier de ma poitrine, j'ouvrirai sept enfers.
J'ai peur de mes gémissements : un étranger assiste à notre rencontre.

Même si tous les hommes ont même origine, entre eux sont
des différences :
Au bout de nombreuses générations, un juste, enfin, vient au
monde.

Ecoute, mon double, pleurer n'est pas facile !
Quand le royaume du cœur se brise en cent morceaux,
l'humidité vient à ses yeux.

Les mollahs sont imbus de leur science, la folie se noie dans
l'émeute,
Qui sait ce qui, au Jugement dernier, pèsera le moins.

Si ta tête touche au zénith, ne sois pas orgueilleux :
L'arbre qui porte beaucoup de fruits incline la tête.

Il poursuivit...

Nul ne sait si tu es ange, humaine ou *houri*,
Nul ne peut se détourner de ta bonté et de ta tendresse.

Tu es un étonnant, impitoyable maître des cœurs, un
surprenant oppresseur espiègle :
Nul ne peut protéger son cœur de la beauté du flambeau
qu'est ton visage.

Je suis surpris par le soleil de ton visage :
Nul ne peut tendre les mains vers le ciel pour y saisir le soleil
splendide.

Ton visage est semblable à la rose, mon cœur au rossignol
aimant :
A cause de son amour pour la rose, le rossignol ne peut
quitter le jardin.

O Machrab, si tu es un amant, ne reste pas dans l'ignorance...

Pourtant, mes amis, nul ne peut s'éveiller du sommeil de l'ignorance.

L'ayant entendu, Abdullah, Khan de Boukhara, voulut être son disciple. Il apporta un *tchapán* et en revêtit Machrab, ordonnant : « Serviteurs, amenez mon cheval noir à la selle d'or et donnez-le à Shah Machrab. »

Ensuite il ajouta : « Musiciens, que la fête commence ! »

Les musiciens jouèrent une musique triomphale et le Khan Abdullah accompagna lui-même Machrab jusqu'au Reghistan¹. Tous les habitants honorables de Boukhara regardaient cette procession. Le cheval volait comme un oiseau.

Admiratif, Machrab récita ce *ghazal* :

Hélas, hélas, dans mille cris, mille hurlements, quelle souffrance me frappe !

Mon âme braille, disant : « Laisse, elle est venue avec son poignard ! »

Glaive d'acier à la main, un bourreau est venu vers mes sourcils,

Sa lame tranchante est venue me faire disparaître.

1. Place centrale de Boukhara.

Si je meurs de cette blessure, de cent tristesses,
De la maladie que me donne cette beauté, c'est que mon
temps est venu.

Si je la vois au moment de donner mon âme, j'accepte la
mort :

Avec quelle force est venue la fatalité du malheur ?

Destin et souffrance sont proches, ils sont amis :
Courant de toutes leurs jambes, tortures et souffrances me
sont venues.

Tu es Machrab, le mendiant, pourquoi avoir peur, pourquoi
pleurer ?

La mort n'est rien d'autre que ce qui vient vers l'homme
d'amour.

En route, sautant soudain du cheval, Machrab ordonna :
« Serviteurs, prenez une hache, coupez les jambes de ce cheval. »

Tous les Boukharis s'écrièrent : « Ne tue pas un si beau cheval... il vaut deux cents pièces d'or ! »

Machrab : « Sur ce cheval, j'oublie Dieu... Personne ne doit plus le monter et oublier Dieu : il faut l'abattre ! »

Tous les Boukharis se mirent à pleurer ; Abdullah lui donna mille pièces d'or.

Je suis Machrab, ton pèlerin, je frappe du pied les deux mondes :

J'offre le paradis, ses *houris* et je passe...

Si l'amour ne m'est pas servi, à quoi bon le vin de la vie ?
Je vais chez les vignerons, me dispute avec eux et passe...

Quand j'examine mes fautes, je vois qu'elles n'ont pas même
sens chez les juifs ou les autres,
Chinois, Mongols, habitants du désert de Hotan où je passe.

Enfer, ne brûle pas les autres, brûle-moi : les flammes de
l'amour surpassent celles de l'enfer,
Je domine la violence de ton feu et passe.

Je regarde la mort et dis : « Sers-toi si tu veux... »
De mon bâton, je frappe cette voleuse de vie... Elle fuit et je
passe.

Au marché, j'offre le tissu de mon corps, de mon âme...
Nul n'en veut : je verse mon sang et passe.

Mon amour pose sa tête près de la mienne, voyez la noirceur
de mon malheur :
Lors de notre rencontre, je dors ! Je passe tout mon temps
couché...

Ne demande pas qui je suis, moi, Machrab le vagabond !
Là où l'homme brûle, j'arrose son feu de mes larmes et passe.

Il arriva à Kouchbeghi et entendit des mollahs parler des souffrances de la mort.

Shah Machrab : « Mollahs, pourquoi répandre la peur ? N'y a-t-il, parmi vous, six mendiants pour m'aider à refermer les sept portes de l'enfer ? »

Les mollahs se fâchèrent et se mirent à le battre : « O Machrab, comment pouvez-vous dire cela ?... »

Ton cœur ignore la souffrance, tes yeux les larmes :
L'âme dans ton corps ne vaut pas plus qu'un grain de blé.

Si ta bonté était pure, ton tempérament ardent,
Comme les flammes d'Abraham, ils détruiraient les sept enfers.

Si la souffrance te prive de rêves, ton cœur lui-même en est privé :
Le guérisseur ne se souciera pas de toi.

Tant que la lumière pénètre tes yeux, tiens la robe¹ du
maître parfait
Et toute révolte délaissera ton corps.

Si la lisière de leur robe est propre,
J'accepte d'être la victime des gens aimables.

De toi me reste un brin de paille : ton âme mauvaise...
Fais que, pour les flammes, ce reste soit comme un soleil.

O Machrab, réveille-toi maintenant du sommeil de la mort,
Fais que, quand il te faudra la laisser, ton âme ne t'aban-
donne pas sans peine.

1. Cette image fait évidemment allusion à la coutume qu'ont les enfants de tenir la lisière des robes de leurs pères.

Machrab ajouta : « Mollahs, dites à votre maître que je veux lui parler. »

En attendant, il prit de l'opium dans sa poche et, dans la paume de sa main, le mélangea à de l'eau.

Le maître : « Quelle honte !... Jette cette merde de mandarin, ne te salis pas la main !... »

Machrab : « Tu blasphèmes... »

Le maître : « Coupez la tête à ce drogué ! »

Machrab : « Seigneur, qui est ton maître ?... »

Le maître : « Mahommed, la paix soit avec lui... »

Machrab : « Si tu es un disciple de Mahommed, dis-moi donc : Mahommed, la paix soit avec lui, s'habillait-il d'une robe de soie ?... Non, il portait une robe de cotonnade. Si tu es son disciple, pourquoi cette robe d'infidèle ? »

Le maître : « Pourquoi d'infidèle ? »

Machrab : « Elle est en soie... »

Le maître : « Même si elle contient un peu de soie, pour l'essentiel, elle est en coton ! »

Machrab : « Dans mon mélange, j'ai mis sept cuillerées d'eau... »

Personne ne connaît mon état de détresse,
Mes sanglots et mes cris obscurcissent le ciel.

Pourquoi ne puis-je aujourd'hui me réjouir le cœur,
Pourtant ma belle espiègle est venue s'inquiéter de mon état ?

O bourreau, viens maintenant, donne-moi le martyr :
Fais que mon sang bouillonne dans les steppes de Karbala ¹.

Es-tu comme les Pléiades au plus haut du ciel :
Je ne t'ai pas vue dans ce ciel où sont les yeux de Vénus.

Viens avec ta coquetterie, la souffrance que tu me donnes, et
soucie-toi de moi :
Scrutant soigneusement ta route, mes yeux pleurent toujours...

O mon aimée, quand tu viendras avec ta souffrance et tes
tourments,
Chère âme, fuis ce triste Machrab.

1. Hussein, petit-fils de Mahomet (Mahommed), a été tué dans la steppe de Karbala, en Irak, qui est depuis un lieu sacré.

Il partit chez Hodja Djouibar. Il y avait foule devant sa porte.

Machrab demanda : « Que se passe-t-il ? »

Les gens répondirent : « Hodja a enterré un esclave jusqu'au cou et le torture. »

Shah Machrab : « Si je demandais pardon, l'épargnerait-il ? »

La foule : « Peut-être... Espérons que vous pourrez sauver ce malheureux... »

Shah Machrab alla chez Hodja et demanda : « Hodja, quelle faute a commise cet homme que vous torturez ? »

Hodja : « Je possédais un cheval d'une valeur de deux cents pièces d'or, il l'a tué en lui faisant manger de la fiente de poule. »

Shah Machrab : « Avez-vous toujours votre père ? »

Hodja : « Non, il est mort... »

Shah Machrab : « Si votre cheval est mort à cause de la fiente d'une poule, de quelle merde est mort votre père ? »

La foule pleurait de rire, Hodja fut déshonoré...

Machrab récita :

Qui souffre pleure auprès de son amour,
Ne garde pas de regrets dans le cœur, mais les partage avec
son amour.

Semblable au rossignol muet devant le jardin fleuri,
A grands sanglots, je pleure toujours devant elle.

Comme Mansour Halladj, je bois le vin de la Vérité...
Je pleure devant le gibet : ainsi en ont décidé les astres !

Qui décide de boire de ce vin devra, au Jugement dernier,
Rendre des comptes au Tout-Puissant.

Fou de Machrab, ne dévoile pas ton secret aux hommes :
Comme soupirant, tu dois pleurer et pleurer encore.

Enfin, Machrab arriva à Balkh, dont le gouverneur, Mahmoud Khan, le reçut avec tous les honneurs.

Machrab : « Mahmoud Khan, tu seras mon assassin ! »

Mahmoud Khan s'étonna.

Machrab prit un sitar et chanta :

Je veux crier vers celle qui brisa l'instrument de mon cœur,
Inclinant la tête pour la prière, je veux soupirer devant Dieu.

M'offrant une telle tristesse, tu réjouis mon rival :
Un poignard dans les mains, je vais découper mon cœur.

A cause de toi j'ai vu tant de maux, de souffrances, de
tourments,
Que vais-je faire si tu le regardes avec tendresse ?

Va, Machrab, amant, supplie-la :
Si mon aimée ne me plaint pas, auprès de qui me plaindre ?

Mahmoud Khan tendit son plat à Machrab : « Seigneur, comment pourrais-je négliger un seul des cheveux de votre tête ? »

Shah Machrab ne toucha pas au pilaf, mais le donna à son chien qui n'en mangea pas non plus et quitta la pièce.

Mahmoud Khan : « Seigneur, pourquoi ne goûtez-vous pas à mon pilaf ? »

Shah Machrab : « Même mon chien n'en veut pas !... »

Tes pommettes, sur ton visage, sont comme le jour dans la nuit,

Je n'ai pas l'habitude de cultiver dans mon cœur les fibres de la plante de ta silhouette.

Je n'ai ni boire ni manger ni rire ni joie...

Aucune autre pensée... Rêver de toi est mon repos, mon plaisir.

Pourquoi, ma belle, es-tu si douce, lune et soleil sont-ils de tes parents ?

L'un peut brûler le monde ; l'autre, en ce monde, ne peut t'être comparé.

A cause de la tristesse de son amour, Machrab posa sa tête
sur ton seuil.

Il pleura et tu ne lui demandas même pas : « Comment vas-
tu ? »

Le lendemain, Mahmoud Khan demanda encore Machrab.

Machrab : « Mahmoud Khan, laisse-moi ton trône ! »

Mahmoud Khan descendit de son trône, cédant volontiers sa place à son hôte.

Machrab s'y installa, chia, et dit : « Mahmoud Khan, reprends ton trône ! »

Mahmoud Khan : « Qu'as-tu fait ? »

Machrab : « Ce que j'ai fait est bien... Je chie sur ton trône comme toi sur ton peuple ! »

Furieux, Mahmoud Khan s'écria : « Bourreau, pends Machrab ! »

Machrab : « Khan, j'ai dit que tu serais mon assassin... Toi, tu mourras dans trois jours. »

Le bourreau amena Machrab à la potence où la foule, gémissante et pleurante, le suivit.

Machrab : « O mon âme, un homme redoute-t-il d'aller vers son aimée ? »

Et il chanta...

Je veux, comme aimée, prendre la fleur de mon cœur ;
Si elle donne du vin, je veux en boire une goutte.

Le paradis et sa porte, les *houris* et les anges,
L'eau même de l'être je veux les vendre un sou, peut-être.

Le monde entier ressemble à Leila, au noir des sourcils de la
nuit :
Contemplant son visage, je veux flotter au loin comme la
lune.

Sur la voie de l'amour, le mystique est proche de l'amant :
Je veux le détruire d'une seule flèche.

Si je crie « Je suis la Vérité¹ », tous diront que c'est vrai :
Comme Mansour, je veux mettre ma tête sous la potence.

Machrab, pour les flammes de ton amour, le feu de l'enfer
sera de l'eau,
Aux flammes de ton amour, je vais l'assécher.

1. Formule à cause de laquelle Mansour Halladj a été pendu.

Machrab fut pendu.

Trois jours plus tard, alors qu'une voix mystérieuse criait : « Vengeance, vengeance ! », le toit de sa maison s'effondra sur Mahmoud Khan et le tua.

Sept jours passèrent, neuf mendiants arrivèrent à Balkh. Le vizir de Mahmoud Khan leur demanda : « Pèlerins, d'où venez-vous ? »

Les mendiants : « De Hérat... Il y a trois jours, nous avons rencontré Machrab couvert de son linceul et suivi de son chien ; il allait à La Mecque en déclamant des *ghazals*... »

Je suis venu au monde et par ignorance me suis noyé dans sa vase.

Comme il n'y avait pas de secours en vue, j'ai crié...

J'ai vu que ses ennemis sont l'esprit et le corps :
Dans ses yeux j'ai tiré les flèches du non¹.

1. Le caractère *lo*, qui signifie « non », « néant », ressemble à une flèche dans son carquois.

Entrant dans la mosquée, comme un mystique, je me
couvrais de glace ;

Entrant dans le cabaret, j'ai su que j'y brûlerais.

A toi la prière, mystique ; à moi la bouteille de vin :
Je vendrais mille chapelets pour une seule coupe de vin.

Le temps que la folie de ma gloire s'empare du monde :
Durant une seule de ses rotations, j'ai traversé deux mondes.

J'ai bu du vin de l'unité servi des mains du maître des
échansons

Et tout de suite, comme Mansour, j'ai livré ma tête à la
potence...

Amis, n'accusez pas Machrab d'insignifiance...

Qu'y puis-je, j'ai parcouru toutes les rues de la souffrance !

CONNAISSANCE DE L'ORIENT

1. Tchouang-tseu : *Œuvre complète*.
2. Bibhouti Bhoushan Banerji : *La complainte du sentier*.
3. Zeami : *La tradition secrète du nô*, suivi de *Une journée de nô*.
4. *Contes du Vampire*.
5. Sei Shônagon : *Notes de chevet*.
6. Hymnes spéculatifs du *Véda*.
7. *Au cabaret de l'amour* (Paroles de Kabîr).
8. Natsume Sôseki : *Je suis un chat*.
9. Ihara Saikaku : *Cinq amoureuses*.
10. Chen Fou : *Récits d'une vie fugitive* (*Mémoires d'un lettré pauvre*).
11. Wou King-tseu : *Chronique indiscrète des mandarins*, I.
12. Wou King-tseu : *Chronique indiscrète des mandarins*, II.
13. Akutagawa Ryûnosuke : *Rashômon* et autres contes.
14. Mythes et légendes extraits des *Brâhmanas*.
15. Urabe Kenkô : *Les heures oisives*. Kamo no Chômei : *Notes de ma cabane de moine*.
16. P'ou Song-ling : *Contes extraordinaires du Pavillon du Loisir*.
17. *Histoires qui sont maintenant du passé*.
18. Natsume Sôseki : *Le pauvre cœur des hommes*.
19. Z. Safâ : Anthologie de la poésie persane (XI^e-XX^e siècle).
20. Ihara Saikaku : *Vie d'une amie de la volupté*.
21. *L'ancre aux fantômes des collines de l'Ouest* (Sept contes chinois anciens, XII^e-XIV^e siècle).
22. Nguyễn Du : *Kim-Vân-Kiêu*.
23. Bankim Chandra Chatterji : *Le testament de Krishnokanto*.
24. Ling Mong-tch'ou : *L'amour de la renarde* (*Marchands et lettrés de la vieille Chine* — Douze contes du XVII^e siècle).
25. Nagai Kafû : *La Sumida*.
26. Lou Siun : *Contes anciens à notre manière*.
27. *Contes d'Ise*.
28. Kouo Mo-jo : *K'iu Yuan*.
29. Mori Ogai : *Vita sexualis* (ou *L'apprentissage amoureux du professeur Kanai Shizuka*).
30. Tara Shankar Banerji : *Râdhâ au lotus* et autres nouvelles.
31. Chota Roustavéli : *Le Chevalier à la peau de tigre*.
32. *David de Sassoun*.
33. *Aventures merveilleuses sous terre et ailleurs de Er-Töshtük le géant des steppes*.